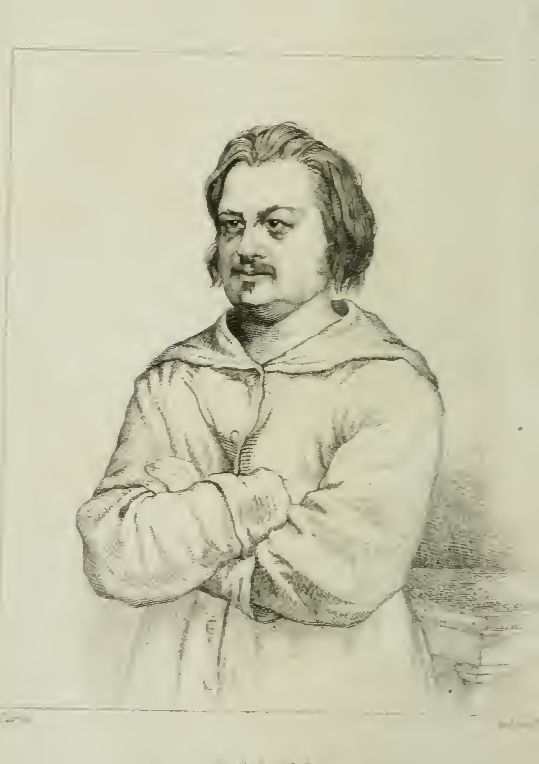

U d'/of OTTAWA
39003002466943

LES

CONTEMPORAINS

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





BALZAC

LES

CONTEMPORAINS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1857

BALZAC

PARIS. — Typ. LACOUR, rue Soufflot, 18.

LES CONTEMPORAINS

BALZAC

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856



BALZAC

C'était hier, il nous semble y être encore.

Nous pleurions tous au bord de cette fosse; nous regardions avec désespoir ce cercueil qui emportait tant de génie.

Et Victor Hugo nous disait :

« Sa mort a frappé Paris de stupeur.

Depuis quelques mois, il était rentré en France. Se sentant mourir, il avait voulu revoir la patrie, comme la veille d'un grand voyage on vient embrasser sa mère.

« Sa vie a été courte, mais pleine; plus remplie d'œuvres que de jours.

« Hélas! ce travailleur puissant et jamais fatigué, ce philosophe, ce penseur, ce poëte, a vécu parmi nous de cette vie d'orages, de luttes, de querelles, de combats, commune dans tous les temps à tous les grands hommes. Aujourd'hui le voici en paix. Il sort des contestations et des haines; il entre, le même jour, dans la gloire et dans le tombeau. Il va briller désormais, au-dessus de toutes ces nuées qui sont sur nos têtes, parmi les étoiles de la patrie. »

Toute l'histoire de Balzac est conte-

nue dans ces nobles et solennelles paroles.

Vivant, il a eu sans cesse à combattre les rivalités haineuses, les médiocrités jalouses ; mort, chacun proclame son mérite, chacun lui tresse des couronnes. Ses ennemis eux-mêmes trouvent que sa tombe n'a pas assez de gloire.

Honoré de Balzac est né à Tours en 1799, le 20 mai, dans la maison de la rue Impériale [1] qui porte le numéro 45.

Son père, consultant le calendrier et

[1] Cette rue, dit le *Journal d'Indre-et-Loire,* s'appelait alors rue de l'Armée-d'Italie. La maison qui appartenait au père du célèbre romancier est maintenant la propriété du général d'Outremont. Celui-ci l'a achetée de M. de Balzac père. On voit dans la cour un acacia planté par les ordres de madame de Balzac le jour même de la naissance de son fils, et qui depuis a été constamment respecté.

trouvant de bon augure le nom du saint du jour, décida que son fils recevrait ce nom au baptême.

Le jeune Honoré grandit à côté de deux sœurs charmantes, dont il refusait de partager les jeux, absorbé qu'il était, dès l'âge le plus tendre, par une sorte d'inspiration précoce qui l'emportait dans le monde des rêves. Il avait à ses côtés une fée mystérieuse, un ange gardien de son génie, qui le couvrait de ses ailes et le berçait doucement dans l'extase.

Madame de Balzac, effrayée de voir un enfant si jeune en butte à des tendances ascétiques, essaya de le rendre aux goûts de son âge.

On donna force jouets au petit Honoré.

Dans le nombre, un seul eut le don de lui plaire : c'était un de ces Stradivarius de vingt-cinq sous qu'on achète à l'étalage des boutiques foraines. Il l'emporta tout joyeux et s'escrima de l'archet du matin au soir.

— Entends-tu comme c'est beau ! disait-il à Laure, l'aînée de ses sœurs [1].

— Ma foi, non, répondit celle-ci ; tu m'écorches les oreilles !

L'enfant la regarda d'un air scandalisé, quitta la chambre et alla tout seul continuer sa musique sous les arbres du jardin.

Deux heures après, on le retrouva, les

[1] Aujourd'hui madame Surville.

yeux au ciel, le visage inondé de larmes et jouant toujours du violon. Les notes grinçantes que les cordes rendaient au hasard se changeaient pour le jeune rêveur en une harmonie céleste. Il semblait faire sa partie dans le concert des anges.

Balzac lui-même a donné quelques détails pleins d'intérêt sur son enfance[1].

A cinq ans, il lut les Écritures et se perdit avec un attrait ineffable dans leurs mystérieuses profondeurs. Tous les livres qui lui tombaient entre les mains étaient dévorés en un clin d'œil. Souvent, dès le point du jour, il partait chargé de volumes, avec un morceau de pain dans

[1] Voir le roman qui a pour titre *Louis Lambert*.

sa poche, et s'en allait au fond des bois, où il lisait jusqu'à la nuit tombante.

Envoyé au collége des Oratoriens de Vendôme, il continua de s'y livrer à sa passion pour la lecture.

Œuvres scientifiques, philosophiques [1] ou religieuses, tout lui était bon. Les dictionnaires eux-mêmes y passaient, depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Il avait pour système de mériter le cachot et de s'y faire envoyer par les professeurs, afin de lire plus à l'aise et sans dérangement.

Doué d'une mémoire prodigieuse, il

[1] Balzac, à l'âge de onze ans, composa au collége un *Traité de la Volonté*, qu'un régent lui brûla.

retenait tout, les lieux, les noms, les mots, les choses, les figures.

Bientôt il en résulta pour cette jeune tête un phénomène inquiétant. Au milieu du chaos produit par une myriade d'idées tourbillonnantes, la raison parut tout à coup s'éclipser.

Notre collégien, revenu à Tours, épouvanta sa famille.

On prenait pour de l'idiotisme la somnolence inévitable causée, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, par le travail de classement qui s'opérait dans le cerveau.

Assis au festin de l'intelligence, l'enfant avait absorbé des bibliothèques, et la digestion devenait pénible.

Ce philosophe de quatorze ans savait tout, excepté les choses les plus banales et les plus simples : il demandait avec quoi se faisait le pain, il ne distinguait pas une vigne d'un champ de blé.

Quinze jours durant, il conserva dans un vase, avec le soin le plus attentif et le plus délicat, une fleur de citrouille que sa sœur Laure lui avait donnée pour un cactus des Indes.

Cette sorte d'apathie intellectuelle rapportée du collége se dissipa bientôt. La mémoire avait terminé son classement ; les ténèbres faisaient place à la lumière, et déjà Balzac entrevoyait dans l'avenir le splendide rayonnement de sa gloire.

— Vous verrez ! vous verrez ! disait-il

à ses sœurs, je serai célèbre un jour!

Le mot lui coûta cher.

A partir de ce moment, les railleuses jeunes filles ne l'abordaient plus sans lui prodiguer les révérences et sans lui dire avec un ton de voix extrêmement respectueux :

— Salut au grand Balzac!

En 1813, toute la famille quitta la Touraine pour se rendre à Paris.

M. de Balzac père venait d'être promu à un emploi lucratif. Il plaça son fils dans un des pensionnats les plus en renom de la capitale. Le jeune homme y compléta ses études.

A dix-huit ans, après avoir reçu les diplômes de bachelier et de licencié ès-

lettres, il suivit simultanément les cours de l'École de droit, de la Sorbonne et du Collége de France.

Il était beau, vigoureux, plein de santé.

L'étude la plus assidue le laissait sans fatigue. Ses yeux petillaient; il avait constamment le sourire aux lèvres. On trouvait en lui la personnification complète de de la joie.

Rentré au logis de son père, il apprenait en se jouant le latin à ses sœurs, ou bien il s'amusait à classer les livres dont il avait fait l'acquisition chez les libraires du quai des Augustins, avec l'argent destiné à ses menus plaisirs.

Il commença dès lors à former cette bi

bliothèque précieuse qu'il montrait fièrement aux derniers jours de sa vie, « et qu'il eût léguée à sa ville natale, dit quelque part le bibliophile Jacob, si cette ville ne lui avait pas témoigné tant d'indifférence et même tant d'hostilité »

Balzac n'a pas été plus qu'un autre prophète dans son pays.

Rien n'est facile à expliquer, du reste, comme cette éternelle vérification du vieil adage.

Il y a chez les compatriotes une jalousie instinctive, un absurde orgueil qui les poussent à mettre à l'index les célébrités du cru. La sottise qui a eu le même berceau que le génie ne se résigne jamais à lui rendre hommage. Elle ne comprend pas

que sur le même terroir puissent naître le peuplier superbe et l'arbuste rabougri. Le talent d'un seul cause l'humiliation de tous les autres. On voit la faiblesse nier la force; le roseau critique le chêne, et le cèdre subit les dédains de l'hysope.

« Un tel est illustre, allons donc! nous avons joué aux billes ensemble! » Ou bien : « J'étais plus fort que lui en thème! » Ou mieux encore : « Son père n'avait pas le sou! »

Nous avons entendu de nos propres oreilles ce dernier et sublime argument donné par un Marseillais à propos de Méry.

Cette injustice du clocher cause aux grands hommes une affliction sérieuse.

Il serait si doux de cueillir des lauriers sur la terre natale ! Mais ils n'y trouvent que des verges. Le compatriote justifie pour eux un double proverbe et se range à l'opinion de leur valet de chambre.

Pour obéir aux ordres paternels, Balzac, tout en faisant son droit, travailla chez l'avoué Guyonnet de Merville, où il rencontra Scribe, qui n'avait pas plus de vocation que lui pour la procédure.

On nous affirme que Jules Janin remplissait alors, dans la même étude, les fonctions de petit clerc.

Jules, très-enclin à la paresse et à la taquinerie, se serait, dit-on, montré rétif aux courses et aurait eu l'inconvenance de narguer les clercs supérieurs, qui, ja-

loux de leurs priviléges, lui auraient fait exécuter plus d'une fois de brusques pirouettes, afin de lui répondre du bout de la botte.

Ce mode d'apostrophe, si nous en croyons toujours les renseignements qu'on nous donne, aurait déplu à leur jeune collègue. Janin se serait enfui de l'étude de M. Guyonnet de Merville, pour s'adonner au journalisme, où son esprit querelleur pouvait s'exercer à coup sûr, sans craindre une application trop directe des réponses.

Mais n'anticipons pas sur l'ordre des faits.

Nous retrouverons trop tôt pour sa gloire celui qu'on nomme ironiquement aujourd'hui le prince des critiques.

La famille Balzac demeurait rue du Temple, et l'aîné de la maison eut, un certain soir de novembre, à soutenir l'interrogatoire solennel des auteurs de ses jours.

— Quatre mois encore, lui dit son père, et tu entres dans ta vingt et unième année. Quel état choisis-tu ?

— Ma vocation, répondit Balzac, me porte du côté des lettres.

— Es-tu fou ?

— Non, c'est un parti pris, je veux être auteur.

— Il paraît, dit madame de Balzac en excitant du regard son mari à la sévérité, que monsieur a du goût pour la misère ?

— Oui, répondit le chef de la famille, on voit des gens qui éprouvent le besoin de mourir à l'hôpital.

— Honoré, dit madame de Balzac, nos plans sont arrêtés pour votre avenir ; nous vous destinons au notariat [1].

Le jeune homme fit un geste énergique de dénégation.

— Mais ignores-tu, malheureux, lui dit son père, à quoi peut te conduire le métier d'écrivain ? Dans les lettres, il faut être roi pour n'être pas goujat.

— Eh bien, dit Balzac, je serai roi !

[1] On avait retiré Balzac de l'étude de M. Guyonnet de Merville pour l'installer comme clerc chez le notaire Passêz, ami de famille, et dont il devait être le successeur.

Il fut impossible de vaincre sa résolution tenace.

On eut recours au système pénitentiaire adopté par les familles, et qui consiste (passez-nous la trivialité du mot) à faire manger de la vache enragée au fils rebelle.

M. et madame de Balzac décident qu'ils iront avec leurs autres enfants habiter la campagne.

Honoré reste seul à Paris, afin d'y exercer la carrière de son choix. Sa bourse, comme on le devine, est garnie très-médiocrement : le manque de fonds seul peut l'amener à résipiscence.

Installé dans une pauvre mansarde, voi-

sine de la bibliothèque de l'Arsenal [1], il travaille avec un courage surnaturel, au milieu de privations de toutes sortes et sans rien perdre de sa gaieté. Les lettres qu'il envoie à cette époque à ses sœurs sont des chefs-d'œuvre de naïveté comique et d'enjouement.

Sa mansarde, ouverte à tous les souffles de l'hiver, lui occasionne des maux de dents affreux. Il a les joues enflées par une fluxion perpétuelle.

[1] Rue Lesdiguières, n° 7. Balzac demeura ensuite rue du Roi-Doré, puis rue des Marais-Saint-Germain. En 1827, il s'installa rue de Tournon, n° 2, dans la maison de Henri de la Touche, avec lequel il se lia d'amitié. En 1830, il logeait rue Cassini. Ce fut là qu'il écrivit *Gobseck* et la *Peau de Chagrin*. Depuis, il a tour à tour habité la rue Saint-Honoré, Chaillot, Ville-d'Avray, Passy, et enfin ce petit hôtel des Champs-Élysées où la mort est venue le prendre.

« Ah ! ma pauvre Laure, écrit-il, si tu me voyais, tu ne me reconnaîtrais plus : je suis un *Pater dolorosa !* »

Comme tous ceux qui débutent en littérature et qui ont encore l'imagination farcie des souvenirs de collége, Balzac se met à composer la tragédie de rigueur. Il dresse le plan d'un magnifique *Cromwell* en cinq actes, et nous avons la chance heureuse de pouvoir offrir à nos lecteurs quelques extraits de ce plan curieux, écrit en 1819 de la main de Balzac lui-même.

« Du respect, mademoiselle ! (C'est toujours à sa chère Laure qu'il écrit.) Sophocle cadet vous parle. Écoute, ingénue ! Dans la première scène du premier acte, on voit entrer la reine Henriette, accablée de fatigue et ayant dépouillé les vêtements prestige de la grandeur. Elle arrive, soutenue par le fils de Strafford, dans Westminster. Strafford, tout en larmes, lui décrit les

nouveaux malheurs, et finit par lui dire que Charles est prisonnier. Tu juges l'élan de la reine, qui veut qu'on la conduise à son époux pour partager ses fers et le défendre.— Scène II. — Au moment où Strafford conduit la reine, apparaissent Cromwell et son gendre Ireton. Strafford fait cacher la reine. — Scène III. — Les conjurés arrivent, et l'on discute si l'on fera mourir ou non le roi. Cette scène sera fort vive. Fairfax (honnête garçon) défend la vie du roi et dévoile l'ambition de Cromwell. — Scène IV. — Cromwell rassure les conjurés sur les craintes que leur a inspirées Fairfax, et l'on convient de faire mourir le roi. — Scène V. — A ce moment, la reine indignée (elle a tout entendu) s'élance, et tu juges!... quel discours! (*Elle sort.*) — Scène VI. — Cromwell et ses amis sont ravis; c'est une victime qui leur manquait. (*Ils sortent*.)

ACTE II (*toujours dans Westminster*).

Scène I[re]. — Le roi seul (dans sa prison) fait un monologue... ah!... aux oiseaux! — Scène II. — La reine vient trouver le roi. (C'est là où il faut du talent!) Expansions. La reine rend compte de ses démarches. (Que de difficultés! l'amour

conjugal sur la scène pour tout potage! mais il faut qu'il embrase la pièce), » etc., etc.

Tout le reste du plan est de la même candeur et du même style.

On aime à assister aux premiers tâtonnements de ce beau génie, qui, certes, n'était pas là dans sa route. Il se fourvoyait en essayant de parcourir les sentiers de l'art dramatique, beaucoup trop étroits pour les allures puissantes de son imagination.

Balzac, après avoir expliqué en détail le plan de *Cromwell* à sa sœur, termine de la sorte :

« Si tu as quelques belles pensées, communique-les-moi. Garde les jolies, il ne me faut que du sublime. Ma tragédie sera le bréviaire

les rois et des peuples ; je veux débuter par un chef-d'œuvre ou me tordre le cou.

« Il est déjà une heure du matin, et j'ai encore à t'écrire. (Je ne l'intitule pas *Charles I*[er] pour ne pas effaroucher S. A. R. duchesse d'Angoulême.) Si je m'écoutais, je couvrirais une rame en t'écrivant.

« Ce qui me coûte le plus, c'est l'exposition. Il y a à faire le portrait de *Cromwell*, et Bossuet m'épouvante. Cependant j'ai des vers déjà tournés... Ah ! ma sœur, ma sœur ! si je suis un Pradon, je me pends ! »

A quelques mois de là, Balzac, ayant terminé ses cinq actes, vint les lire à sa famille.

On avait invité quelques personnes capables de juger l'œuvre, entre autres Stanislas Andrieux, professeur de littérature au Collége de France[1].

[1] Auteur d'*Anaximandre*, de *Junius Brutus*, et de sept à huit autres pièces.

Celui-ci, la lecture achevée, déclara, d'un ton de pédagogue et en présence même du jeune auteur, que la pièce ne révélait chez celui qui l'avait écrite aucun germe de talent.

Sous le coup de cette critique brutale, Balzac retourna dans sa mansarde, humilié sans doute de voir condamner son œuvre, mais en appelant au travail et à son courage pour infirmer la décision d'un juge trop rigoureux, et peut-être jaloux.

Il renonça au laurier tragique et se fit romancier.

Bravant la souffrance matérielle et riant au nez de la misère, il écrivit quarante volumes, publiés tour à tour par ces éditeurs-vampires qui se tiennent au berceau

u génie et l'étouffent dans leurs embrassements avides. Ils ont pour système de aisser mourir un auteur de faim, l'exploitent à leur aise, vendent ses livres sous e manteau, presque toujours avec un pseudonyme [1], ou à la faveur de quelque préface parasite, et lui enlèvent toute sa publicité, toute sa gloire.

— Tu le vois, dit M. de Balzac à son fils, tes efforts sont infructueux. Un homme qui arrive à l'âge de vingt-cinq ans sans pouvoir gagner par son travail

[1] Les premiers romans de Balzac ont été publiés sous les noms de lord R'hoone, anagramme d'Honoré, et d'Horace de Saint-Aubin. Ces romans avaient pour titre *Argow le Pirate*, la *Dernière Fée*, le *Sorcier*, l'*Israélite*, *Jane la pâle*, le *Vicaire des Ardennes*, *Jean Louis*, l'*Héritière de Birague*, etc., etc.

l'argent nécessaire à sa propre subsistance est dans une fausse route.

Le jeune homme soupira.

Bien certainement il n'était pas convaincu; mais il sentait qu'il se brisait la tête contre une muraille de bronze. Par un suprême effort d'énergie, il résolut d'arriver à la fortune et à l'indépendance pour avoir enfin le droit d'écrire.

Un ancien camarade de collége lui prêta des fonds et le mit en mesure d'exploiter une idée de librairie assez féconde. Il s'agissait d'imprimer en un seul volume compacte les œuvres de Molière, et, en un second volume pareil au premier, celles de la Fontaine. L'affaire présentait toutes les chances de succès possibles.

Balzac écrivit une introduction remar-
uable en tête de chaque volume, et les
ublia.

Mais il avait compté sans le mauvais
ouloir des libraires. Aucun de ces der-
iers, pour nous servir d'une expression
eçue, ne poussa à la vente. L'édition dé-
réciée tomba au rabais, et Balzac vit s'en-
loutir la somme qui lui avait été con-
iée.

Son ami ne se découragea pas. Il lui
rêta de nouveau de l'argent pour l'aider
se relever de cette perte.

M. de Balzac père, heureux de voir en-
in son fils marcher dans une autre voie,
ournit lui-même trente mille francs, des-
inés à l'achat d'une imprimerie.

Voilà donc notre romancier lancé à corps perdu dans toutes sortes d'entreprises typographiques.

Établi rue des Marais-Saint-Germain, n° 15, il monte douze presses, organise une fonderie de caractères, donne à toute sa maison l'activité la plus merveilleuse et croit enfin sortir vainqueur de sa lutte avec le sort.

Malheureusement, à cette époque, la Restauration menacée s'imaginait échapper au péril en muselant la presse, en imposant à la librairie entrave sur entrave. Un fonds de roulement de cinquante ou soixante mille livres eût été nécessaire au jeune imprimeur pour attendre des temps moins rudes. Il ne le trouva pas, et fut

obligé de céder à vil prix un matériel qui a fait la fortune de ses successeurs[1].

Balzac revint à la littérature, non plus seulement pour vivre, mais pour payer les dettes qu'il avait contractées.

Au lieu d'abattre les grandes âmes, le malheur double leur énergie. La foi, chez l'artiste comme chez le chrétien, soulève les montagnes, et nous allons voir tout à coup resplendir, au plus haut du ciel littéraire, cette gloire si lente à son aurore.

Un libraire non vampire, M. Levavasseur, édite les nouvelles œuvres de Balzac

Il l'engage à les signer de son nom.

[1] M Deberny, acquéreur de la fonderie de caractères, y a gagné plus de six cent mille francs.

Le *Dernier Chouan*, la *Femme de trente ans*, les *Deux Rêves*, la *Maison du Chat qui pelote*, le *Bal de Sceaux*, publiés de 1827 à 1829, commencent à rendre populaire notre patient écrivain, et la *Physiologie du Mariage* achève d'asseoir sa renommée sur une base solide.

Dès ce moment, il ne s'arrête plus

Ses nuits et ses jours sont consacrés au travail. Il absorbe à chaque page qu'il écrit une gorgée d'essence de café, chasse le sommeil et se brûle le sang ; mais aussi que de chefs-d'œuvre ! que de conceptions admirables ! *Gobseck*, la *Vendetta*, la *Peau de Chagrin*, *Sarrasine*, *Louis Lambert*, l'*Illustre Gaudissart*, le *Médecin de Campagne*, *Ferragus*, *Eugénie Grandet*, *Séraphita*, la *Duchesse de*

Langeais, le *Père Goriot*, la *Recherche de l'absolu*, *Un grand homme de province à Paris*, le *Lys dans la Vallée*, le *Curé de Village*[1] et vingt autres romans, en tout plus de soixante volumes, paraissent dans un intervalle de six années.

Et Balzac n'a jamais eu de collaborateurs !

Et ses plus grands ennemis n'osent pas soutenir qu'une ligne, une seule ligne étrangère, soit venue, à aucune époque, déshonorer son œuvre.

Tout lui appartient, à celui-là !

Jamais il n'a mis son nom glorieux

[1] Tous ces livres ont eu d'innombrables éditions et ont fait la fortune de beaucoup de libraires, parmi lesquels nous citerons M. Hippolyte Souverain.

comme estampille sur le livre d'un autre, afin de l'offrir à ses lecteurs en contrebande ; jamais il n'a passé avec le journalisme de ces marchés impudents que nous avons vu conclure à la honte des lettres françaises. La postérité n'aura pas à faire un triage dans les volumes signés de lui pour les rendre aux véritables auteurs et venger la morale publique.

Nous répéterons ici avec Victor Hugo :

« Ce travailleur puissant et jamais fatigué, ce philosophe, ce penseur, ce poëte, a vécu parmi nous d'une vie d'orages, de luttes, de querelles et de combats. »

En effet, dans tout le cours de son existence, Balzac eut constamment à se défendre.

L'envie, assise aux pieds du colosse, creusait à l'entour avec ses ongles pour essayer de l'abattre. A droite et à gauche de la pâle furie, messieurs les critiques venaient gratter de leur plume le piédestal d'airain.

Balzac, à les en croire, n'était « qu'un imitateur maladroit et confus de Rétif de la Bretonne et de Ducray-Duminil[1]. » — N'est-il pas vrai, monsieur Philarète Chasles ?

« Il a écrit, sous un faux nom, des romans excentriques, dont le quai de la Vo-

[1] *Dictionnaire de la Conversation*, t. II du supplément, 1re édition, p. 415. L'auteur de l'article se dissimulait sous le pseudonyme de V. Caralp ; mais l'éditeur a rétabli dans la 2e édition Philarète Chasles en toutes lettres.

taille même ne voulait pas se charger ; il se traîne dans les tombeaux d'Anne Radcliffe, dans les blasphèmes de Pigault-Lebrun, dans les drôleries de Paul de Kock ; il tourne incessamment dans le même cercle d'aventures vulgaires et triviales[1]. » — N'est-il pas vrai, seigneur Jules Janin?

Cette aimable et judicieuse critique est bien de vous.

Avant l'article que nous citons, vous aviez lancé dans les jambes du père d'*Eugénie Grandet* beaucoup d'autres phrases

[1] *Journal des Débats* du 18 février 1843. On n'attaquait pas seulement Balzac au sujet de ses œuvres, on lui contestait jusqu'à son nom. « Ah ! s'écria-t-il un jour, vous prétendez que je ne descends pas des Balzac d'Entragues? eh bien, tant pis pour eux ! »

du même genre ; vous prétendiez *démolir* Balzac (nous n'inventons pas l'expression) ; vous grattiez le piédestal du bout de votre plume ; vous vous dressiez aussi haut que possible pour atteindre à la cheville du géant, et vous lui enfonciez dans le talon votre lance de pygmée.

Balzac se retourna, vous prit pour une mouche, et continua d'écrire.

Il ne daigna pas même vous administrer la correction pittoresque des anciens clercs de l'étude. Que lui importait votre sentiment? Pouviez-vous abaisser sa taille à la vôtre et mettre la *Peau de Chagrin* au niveau de l'*Ane mort?* Non, certes. Il vous imposa silence, à vous et à la tourbe

des Zoïles, en prononçant ce *Fiat lux* sublime de sa création :

COMÉDIE HUMAINE!

Un seul mot a suffi pour vous terrasser, ô critique imberbe et pansu ! Que diable alliez-vous faire près de ce foyer lumineux, grosse phalène imprudente?

Comédie humaine ! êtes-vous assez ébloui? Le rayon vous semble-t-il assez étincelant? Y voyez-vous mieux? Tout est classé, tout s'arrange, tout converge à un même but avec un ensemble parfait [1].

[1] La *Comédie humaine* se divise en huit grandes séries : 1° *Scènes de la vie privée;* 2° *Scènes de la vie de province;* 3° *Scènes de la vie parisienne;* 4° *Scènes de la vie politique;* 5° *Scènes de la vie militaire;* 6° *Scènes de la vie de campagne;* 7° *Études philosophiques;* 8° *Etudes analytiques.*

C'est le *cercle d'aventures triviales et vulgaires* dont vous parliez tantôt, seigneur Janin. Vous aviez mal choisi vos épithètes, vous étiez aveugle; votre critique marchait à tâtons dans les ténèbres, et voici le grand jour. La société moderne tout entière est en scène. Regardez! vous êtes au nombre des personnages.

Place au théâtre, illustre critique, et laissez-vous passer!

Notre cadre ne nous permet malheureusement pas d'entrer dans tous les détails qu'exigerait une sérieuse appréciation des œuvres du grand romancier. Un in-octavo suffirait à peine à la tâche. Nous sommes donc obligé de nous restreindre et de tracer seulement quelques-uns des

traits les plus caractéristiques de ce beau talent.

Balzac est le Benvenuto Cellini de la littérature moderne : il a sculpté ses livres avec une patience admirable ; toutes ses phrases sont ciselées ; il excelle, passez-nous le mot, dans la fonte des passions et coule ses personnages en bronze.

Depuis Molière, aucun auteur n'a plus profondément exploré le cœur humain.

La femme, cet éternel désespoir du peintre de mœurs, cet être fugitif et mystérieux, cette fleur aux mille nuances insaisissables, ce gentil caméléon aux reflets si variés et si trompeurs, la femme a trouvé tout à coup son naturaliste, son historien, son poëte. Elle lui a donné le

secret de ses joies et de ses misères; elle lui permet d'expliquer ses mignardises, ses chatteries, ses dédains, ses préférences, ses caprices et ses bonheurs. Chacune des phrases de ce grand livre, dont notre mère Ève a écrit la première ligne, est traduite fidèlement par Balzac. Il déchiffre les hiéroglyphes les plus obscurs du sentiment. Son scalpel met à nu les fibres les plus délicates de la pensée. Il dissèque le cœur de la femme, en analyse toutes les palpitations, toutes les tendresses; il nous montre dans leur exquise et parfaite essence les adorables qualités qui la distinguent; puis il cherche les défauts, il les surprend tour à tour avec une pénétration merveilleuse. L'ombre succède à la lumière, et, sous l'enveloppe de l'ange, on découvre quel-

quefois le démon. Ruses du sourire, perfidies du geste, diplomatie du regard, rien n'échappe à cet anatomiste habile. Le génie de la création lui-même semble lui avoir donné la clef de tous ses mystères [1].

Quand on compare les femmes de Bal-

[1] M. de Balzac a reçu dans sa vie dix ou douze mille lettres de femmes qui se reconnaissaient dans ses livres et lui témoignaient leur admiration. Les femmes ont contribué beaucoup à le mettre à la mode. On se rappelle le livre de madame de Girardin qui a pour titre la *Canne de M. de Balzac.* « Cette fameuse canne, dit notre ami Champfleury, la dernière des cannes à glands connue, et qui frappait joyeusement les dalles du trottoir de la porte Saint-Martin aux jours mémorables de la représentation de *Tragaldabas.* » Champfleury connaissait beaucoup Balzac. Il était un des plus grands admirateurs de son talent descriptif. Deux mois avant sa mort, le célèbre écrivain, recevant la visite de son jeune confrère, lui fit voir pour la première fois sa galerie de tableaux. « Eh! s'écria Champfleury en se frappant le front, je connais cela! Attendez donc... mais oui, parbleu! c'est la galerie du *Cousin Pons!* »

zac aux femmes de George Sand, on y trouve toute la différence qui existe entre la saine logique et le paradoxe, entre la vérité et le mensonge.

Balzac instruit, madame Sand trompe.

Le premier moralise, la seconde atteint un but absolument contraire.

Toutes les *Indiana* et toutes les *Valentine* du monde pâlissent devant *Renée* et *Louise*, ces types délicieux que nous offrent les *Mémoires de deux jeunes mariées*.

On ne cherche pas longtemps la conclusion morale de ce livre.

Madame Sand, à qui Balzac l'a dédié ironiquement, a dû comprendre tout d'abord que l'amour exalté de ses héroïnes

n'enfante que perdition et malheur. *Renée* se sauve de l'amour par la maternité et vit heureuse, tandis que *Louise* est tuée par l'amour, parce qu'elle n'a pas eu la maternité.

Balzac n'aimait pas George Sand. Il disait d'elle :

— C'est un écrivain du genre neutre. La nature a eu des distractions à son égard : elle aurait dû lui donner plus de culotte et moins de style.

Dans ses relations avec la châtelaine du Berri, l'auteur de la *Peau de Chagrin* se montrait d'une réserve et d'une froideur extrêmes. Elle le jugeait par conséquent très-mal. Nous sommes obligé de nous inscrire en faux contre les phrases sui-

vantes que nous trouvons dans une préface signée d'elle :

« La vie de Balzac était, à l'habitude, celle d'un anachorète, et, bien qu'il ait écrit beaucoup de gravelures, bien qu'il ait passé pour expert en matières de galanteries, bien qu'il ait fait la *Physiologie du mariage* et les *Contes drolatiques*, il était bien moins rabelaisien que bénédictin. Ce grand anatomiste de la vie laissait voir qu'il avait tout appris, le bien et le mal, par l'observation du fait et la contemplation de l'idée, nullement par l'expérience. »

Madame Sand trahit ses rancunes secrètes

Nous croyons, et le plus grand nombre

des femmes qui ont connu Balzac partagent notre avis, que la contemplation de l'idée seule ne lui a pas donné cette science du cœur féminin que l'homme n'acquiert jamais sans approfondir l'amour, sans en expérimenter les joies et les dégoûts, les transports et les fatigues.

Puisque madame Sand se dispose à publier ses *Mémoires*, ce qui nous semble parfaitement inutile au point de vue de l'enseignement de la jeunesse, il est bon de mettre le lecteur en garde contre les appréciations plus ou moins injustes auxquelles elle pourra se livrer.

Cependant Balzac, malgré le succès de ses livres, ne s'enrichissait pas.

Il travaillait avec trop de conscience et

trop de lenteur. Jamais il n'était content de lui-même. Un de ses romans, *Pierrette*, fut remis quatorze fois sur le chantier.

— Mais, lui disait l'imprimeur, vous allez avoir pour dix-huit cents francs ou deux mille francs de corrections.

— Qu'importe ? répondait Balzac, allez toujours !

On lui obéit ; il ne s'arrêta qu'à la vingt-septième épreuve.

Pierrette était dédiée à la charmante femme qui devait un jour porter son nom [1] ; il voulait lui envoyer tout son talent avec tout son cœur. Les corrections du livre

[1] Madame Ève de Hanska.

dépassèrent le prix de vente de trois ou quatre cents francs.

Certes, il était difficile que Balzac payât ses dettes avec un pareil système.

« Il poussait si loin le mérite de la vérité et de l'exactitude, dit le bibliophile Jacob, qu'il ne dépeignit jamais un pays sans l'avoir visité, et qu'il ne craignait pas de faire un voyage pour voir une ville, une rue, un lieu quelconque où il voulait placer les scènes de son drame. De là ces merveilleux tableaux du logis Grandet à Saumur, et de la maison Rouget à Issoudun. M. de Balzac était peintre à la manière de Gérard Dow, de Miéris et de Rembrandt. »

Les voyages d'une part et les correc-

tions de l'autre absorbaient tous les bénéfices de la plume ; le gouffre des dettes ne se comblait pas.

Ahuri par les clameurs de ses créanciers, Balzac avait des moments de tristesse profonde, que la douce affection des siens s'appliquait à dissiper.

Presque chaque soir, il dînait chez sa sœur Laure, établie à Paris avec son époux et ses deux filles.

— Voyons, mes gazelles (il appelait ainsi ses nièces), dit-il un jour en entrant, prêtez-moi du papier et un crayon... Vite ! vite !

On lui donna ce qu'il demandait.

Il passa près d'une heure, non pas à écrire des notes, comme on se l'imagine

peut-être, mais à aligner des chiffres les uns sous les autres et à les additionner.

— Cinquante-neuf mille francs! murmura-t-il, je dois cinquante-neuf mille francs! Il ne me reste plus qu'à me brûler la cervelle ou à me jeter à la Seine.

— Et le roman que tu as commencé pour moi, tu ne l'achèveras donc pas [1]? lui dit en pleurant sa nièce Sophie.

— Cher ange!... En effet, j'ai tort de me décourager de la sorte. Travailler pour toi, cela me portera bonheur. Voyons, plus d'idées sombres! J'achève ton roman, c'est

[1] Balzac défendait à ses nièces de lire ses œuvres. Il composa tout exprès pour elles *Ursule Mirouet*, un angélique et chaste livre dont toutes les pages sont empreintes du sentiment chrétien le plus pur, ce qui ne a moins n'a pu lui rendre ni M. Veuillot ni M. de Pontmartin favorables.

un chef-d'œuvre, je le vends trois mille écus, les éditeurs me proposent des traités superbes... A merveille! Je paye en deux ans tous mes créanciers, je vous amasse une dot, et je suis pair de France! Voilà qui est convenu, dînons!

— Et les places de théâtre que tu nous as promises, mon oncle?

— Tiens, justement je les ai dans ma poche! Nous irons au Gymnase.

— Mais tu n'es pas habillé.

— Surville me prêtera son habit... N'est-ce pas, Surville?... A table, mes gazelles, à table!

Le dîner fut d'une gaieté folle.

Balzac ne pensait plus au chiffre de ses

dettes. On apporta du bordeaux et des marrons au dessert.

— Habille-toi donc, mon oncle ! crièrent les jeunes filles ; nous serons en retard !

— C'est juste, dit Balzac, se levant de table et passant pour faire toilette dans une pièce voisine.

La porte restait entr'ouverte. Au bout de quelques minutes, il cria :

— Eh ! Surville, laisse-moi du bordeaux !

— Diable ! fit son beau-frère, la bouteille est vide, nous avons tout bu ; mais je vais descendre à la cave.

— Non, non, ne te dérange pas. S'il n'y a plus de bordeaux, je mangerai des marrons en place.

Et toute la famille d'éclater de rire à cette bonne et grosse naïveté.

Si nos lecteurs trouvent ces anecdotes puériles, bien certainement ils auront tort, car elles peignent Balzac au naturel.

La Providence, à côté des traverses sans nombre et des inquiétudes dont fut semée sa vie, lui donnait ce caractère heureux sur lequel glissait le chagrin. Une minute de joie effaçait chez lui des heures de désespoir et lui rendait tout le ressort nécessaire à ses travaux.

Souvent il jouait avec ses nièces pendant des jours entiers, comme Henri IV faisait avec ses enfants. Quand sa sœur le grondait de perdre ainsi des moments précieux, il s'écriait :

— Tais-toi, Pétrarque[1] ! Il faut que ma tête se soulage, sans quoi je deviendrais cerveau !

Les douleurs de dents qu'il avait gagnées dans sa froide mansarde de la rue Lesdiguières le tourmentaient encore. Il refusait de se soigner, prétendant que, les loups n'ayant jamais recours aux dentistes, les hommes devaient être comme les loups.

— Allons donc ! tu manques de courage, et tu n'oses pas te faire arracher une dent ! dit sa sœur.

— Par exemple ! J'en ai là une qui

[1] Il lui donnait plaisamment ce nom, parce qu'elle s'appelait Laure.

branle ; donne un bout de fil, tu verras si je ne l'extirpe pas moi-même !

Il se mit en devoir de procéder à l'opération ; mais il y allait avec tant de délicatesse et de mesure, que sa sœur, impatientée, se précipita sur la main qui tenait le fil et arracha, par l'effet de cette brusque secousse, la canine malade.

— C est bizarre ! dit Balzac ; il paraît que je ne tirais que moralement.

L'esprit de réplique et d'à-propos ne lui manquait jamais. Il lançait tout ce qui lui venait aux lèvres, accompagnant ses saillies de ce gros rire tourangeau qui l'a fait comparer à Rabelais, son joyeux compatriote, avec lequel, n'en déplaise à madame Sand, il a plus d'un trait de ressemblance.

Comme la littérature ne lui fournissait décidément pas de quoi payer ses dettes, Balzac se creusa l'imagination pour arriver à la découverte d'une industrie capable de l'enrichir.

Lisant un jour Tacite, et voyant que les Romains avaient exploité jadis en Sardaigne des mines d'argent, il se frappe le front et s'écrie :

— Je suis millionnaire !

Sans plus de retard, il emprunte cin cents francs, court à Marseille, s'embarqu sur un bâtiment génois et communiqu son idée au capitaine, qui la trouve dél cieuse. Il est de toute évidence que les R mains, peu versés dans l'art de la chimi n'ont dû scorifier que médiocrement l

mines. Balzac s'assure du fait à son arrivée en Sardaigne, rapporte du minerai à Paris, acquiert par l'analyse la preuve qu'il renferme encore beaucoup de métal, et demande au gouvernement sarde l'autorisation de glaner après les Romains.

On lui répond qu'il est trop tard.

Le capitaine du bâtiment génois a trouvé l'idée si bonne, qu'il s'est hâté de solliciter à son profit la susdite autorisation.

Victime de cet abus de confiance, Balzac ne se déconcerte pas et cherche d'autres moyens de conquérir la fortune.

Si M. Dutacq, ancien gérant du *Siècle*, veut y mettre de la franchise, il conviendra que, deux mois durant, sous un ber-

ceau des Jardies[1], loin des regards indiscrets et dans le plus profond mystère, l'auteur de la *Comédie humaine* et lui se sont torturé le cerveau pour résoudre le vieux problème du mouvement perpétuel.

Un soir, Balzac bondit comme Archimède en s'écriant : « *Eurêka !* Je l'ai trouvé ! »

Séance tenante, il fait signer à Dutacq que la découverte leur appartient en commun.

Celui-ci donne son parafe de grand cœur.

Mais, hélas ! après avoir étudié plu

[1] Maison de campagne que Balzac habitait alors Ville-d'Avray.

scrupuleusement le système, Balzac y reconnaît un vice, et son associé reçoit, le lendemain, le billet suivant :

« N'y comptez plus, il manque deux chevaux à la machine. »

Un plan condamné, Balzac se rejetait sur un autre. Tantôt il cultivait des ananas pour se faire deux cent mille livres de rente, oubliant que ces fruits exotiques ne peuvent mûrir sous notre froid soleil ; tantôt il se livrait à des combinaisons mathématiques on ne peut plus savantes, avec l'espoir d'en trouver une au moyen de laquelle il ferait sauter les banques de Bade et de Hombourg.

Jules Sandeau lui venait en aide dans

la recherche de ce paroli puissant qui devait leur amener des montagnes d'or.

« *Eurêka* ! je l'ai trouvé ! cria pour la seconde fois Balzac, ivre d'espoir.

— Oui.. mais le double zéro ? vous n'en avez pas tenu compte, lui dit Sandeau. Tout s'écroule, c'est à recommencer.

Sans le double zéro, les banques d'Allemagne auraient vu leur dernier jour.

Balzac renonça définitivement à ces fous rêves[1]. On lui fit comprendre qu'il était plus simple de chercher la fortune

[1] Sa dernière fantaisie de ce genre fut d'aller en Corse cultiver l'opium. Il élaborait avec un soin extrême tous ces plans étranges, et il était impossible, en

u sein du domaine littéraire, dont il avait a libre exploitation.

— Créez un journal, une revue, lui di-aient ses amis ; votre nom seul amènera les souscripteurs par phalanges.

Balzac suivit ce conseil.

Mais une chance fatale s'acharnait après ui et paralysait tous ses efforts. Le *Feuil-leton littéraire*, la *Revue parisienne* et

'écoutant, de ne pas partager ses illusions; il magné-isait son auditeur, il le tenait pantelant sous l'action le sa parole et de son regard. Dutacq se sauva un jour les Jardies en s'écriant : « Ma parole d'honneur, il ne rendra fou comme lui ! » Édouard Ourliac, Lassailly, Gérard de Nerval, Laurent Jan et le marquis de Belloy ont raconté des choses merveilleuses de cette puissance de fascination de Balzac. On ne pouvait pas collaborer avec lui. Son imagination vous emportait dans les espaces. Il effrayait, il donnait le vertige.

la *Chronique de Paris* moururent entre ses mains.

Il était trop artiste.

Quand il écrivait lui-même de bonnes et consciencieuses pages, quand les Méry, les Théophile Gautier, les Charles de Bernard[1], les Chaudesaigues, les Gustave Planche répondaient à son appel et lui prêtaient leur concours, il croyait avoir assez fait pour le public. Il ne *girardinisait* pas ses lecteurs; il regardait comme indigne de lui-même et de sa gloire de recourir à toutes les promesses mensongères de l'affiche, à toutes les bourdes de l'annonce.

[1] Balzac, pour s'attacher cet écrivain, paya trois mille francs que celui-ci devait à la *Revue de Paris*, alors dirigée par M. Buloz.

Balzac était un de ces hommes naïfs, faciles à duper, mais incapables de duper personne. Il avait la confiance et la bonhomie d'un bourgeois de province.

On lui présente, un soir, à la *Chronique de Paris*, un très-jeune homme qui veut, dit-on, commanditer l'entreprise.

Balzac invite ce jeune homme à dîner en compagnie de tous les rédacteurs de la *Revue*. Son convive est traité en prince. Le champagne mousse, les bouteilles se vident, l'esprit court en fusées d'un bout de la table à l'autre. Après le café, le prétendu commanditaire se lève et dit à l'illustre rédacteur en chef :

— Eh bien, monsieur de Balzac,

voilà qui est entendu, j'en parlerai à papa !

Ce *j'en parlerai à papa* produisit sur les dîneurs l'effet du *mané thécel pharès*. Balzac avait pris le collégien candide pour un bailleur de fonds sérieux. On lui eût affirmé, dans ses moments de gène, qu'un sac d'or lui descendrait de la lune, à minuit, qu'il aurait tendu les deux mains pour le recevoir.

La *Chronique* perdait des abonnés chaque jour. Elle publiait en vain des chefs-d'œuvre [1] ; il y avait autour d'elle, dans la presse parisienne, une légion de charla-

[1] Balzac donna dans cette revue le *Cabinet des Antiques*, *Ecce Homo*, l'*Interdiction* et la *Perle brisée*.

tans qui faisaient rage sur leurs tréteaux et vendaient, à grand renfort de coups de tam-tam, leurs drogues politiques et littéraires, au détriment des saines élucubrations de Balzac et de ses amis.

L'auteur du *Lys dans la Vallée* travailla dix-huit mois pour ajouter vingt-cinq mille francs de plus au chiffre de son passif.

Il en devait dix mille à l'ancien propriétaire du journal [1].

Celui-ci, gêné lui-même, fut obligé de poursuivre rigoureusement son débiteur et le menaça de la contrainte par corps.

[1] M. Duckett, aujourd'hui rédacteur en chef du *Dictionnaire de la Conversation.*

Mais Balzac était introuvable.

Le garde du commerce chargé de le prendre venait de passer trois semaines en courses inutiles, quand une Ariane vindicative (elle mériterait bien de voir écrire ici son nom en toutes lettres) se présenta chez le créancier et lui dit :

— Monsieur, vous faites chercher M. de Balzac. Or j'ai *un intérêt très-grand* à ce que M. de Balzac soit conduit en prison (charmante femme!), et je vais vous faire connaître le lieu de sa retraite : il demeure aux Champs-Élysées, à l'hôtel de madame Visconti.

Rien n'était plus exact que ce renseignement.

Deux heures après, l'hôtel était cerné. Balzac, interrompu au milieu d'un chapitre de roman, vit entrer deux recors, armés du gourdin traditionnel. Ils lui signifièrent qu'un fiacre attendait à la porte.

Une femme avait trahi notre écrivain, ce fut une femme qui le sauva.

Royalement hospitalière, madame Visconti jeta dix mille francs au nez des recors et leur montra la porte.

Guéri à tout jamais des entreprises industrielles, Balzac se remit au travail avec cette énergie victorieuse et cette passion du beau qui sont les deux traits les plus saillants de sa nature.

Outre les œuvres mentionnées précé-

demment, il publia, de 1837 à 1845, la *Vieille Fille*, le *Cabinet des Antiques*, *César Birotteau*, la *Filandière*, *Une Fille d'Ève*, *Mercadet*, *Vautrin* [1], les *Ressources de Quinola*, *Une Ténébreuse Affaire*, *Béatrix*, *Albert Savarus*, *Un Début dans la Vie*, *Honorine*, et cette admirable *Monographie de la Presse parisienne* [2], qui le vengea d'un seul coup de tant d'agressions odieuses.

[1] Drame en cinq actes, dont Frédérick Lemaître joua le principal rôle. Le ministère prétendit que l'acteur s'était grimé de manière à ressembler à Louis-Philippe. On défendit la pièce.

[2] Nous ne citons que les principaux ouvrages imprimés alors. On trouvera la liste complète des œuvres de M. de Balzac en tête de la magnifique édition Houssiaux. Cette édition contient quatre-vingt-dix romans ou nouvelles, et représente plus de cent vingt volumes ordinaires de cabinet de lecture. M. Dutacq prépare une édition spéciale des *Contes drolatiques*,

A l'exemple de tous les hommes d'un talent supérieur, et qui se trouvent, par cela même, au-dessus de l'injure, comme le soleil se trouve au-dessus des nuages, Balzac méprisait profondément cette tourbe d'écrivassiers qui s'agitent dans les limbes du petit journalisme.

— Ce sont les punaises de la littérature, disait-il ; on les écrase quelquefois, parce qu'elles mordent ; mais on ne se met pas en colère contre elles.

avec illustrations de Doré. N'oublions pas de dire qu'un investigateur patient vient de réunir en une sorte de faisceau lumineux toutes les *Pensées de Balzac*, recueillies pieusement dans ses œuvres complètes. Un autre a dressé la liste de tous les personnages de la *Comédie humaine;* ils sont au nombre de cinq mille.

Harcelé sans cesse, il se défendait avec calme, sans descendre de la hauteur de son génie. L'introduction du *Lys dans la Vallée* est une preuve de ce que nous avançons. Balzac l'écrivit à l'époque de son procès avec M. Buloz [1]. Aujourd'hui que les passions sont éteintes et que la mort a séparé les adversaires, le survivant peut dire si une seule page de cette introduction est tachée de fiel.

En 1834, on décida l'auteur du *Père Goriot* à sonder le terrain académique.

C'était grave. Il avait de ce côté-là plus

[1] 1836. — M. Buloz avait fait paraître une édition incomplète du *Lys de la Vallée* dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, sans l'aveu de M. de Balzac.

de jaloux encore et plus d'ennemis que partout ailleurs.

Ne voulant pas s'exposer directement à des rebuffades, il fit pressentir sur sa candidature trois académiciens qui passaient pour de chauds meneurs en matière d'élections. Ceux-ci ne parurent pas décidés le moins du monde à lui ouvrir les portes du temple. Le plus influent des trois appuya son refus de cette magnifique raison :

— Que voulez-vous? M. de Balzac n'est pas dans un état de fortune convenable.

A cela Balzac répondit :

— Puisque l'Académie ne veut pas de mon honorable pauvreté, plus tard elle se passera de ma richesse.

Il était convaincu que la fortune allait enfin lui sourire.

Hélas! il la vit effectivement apparaître, mais derrière elle se tenait la mort!

Balzac devait être la victime du mauvais goût de son époque. Il fut assassiné par le mercantilisme littéraire, auquel, de jour en jour, la complicité de certains journaux donnait plus de force.

On mettait à la mode les romans dialogués et accidentés, œuvres rapides et folle qui se pliaient aux exigences de la colonne tenaient le lecteur en suspens par des combinaisons stupides de chandelle éteinte, d porte close ou de chausse-trappe béante

renonçaient aux détails de mœurs, à la peinture de caractères, tiraient à ligne, encombraient la place et s'étalaient d'un bout du journalisme à l'autre en flasques et désolantes tartines.

Balzac voulut lutter contre cet envahissement et rester lui-même.

Il eût été de force à le faire, si ses ennemis eussent combattu à armes courtoises, c'est-à-dire en opposant plume à plume, travail à travail.

Mais ils avaient juré de lui fermer la lice et de rendre le combat impossible.

C'est alors que nous avons vu marcher en plein soleil et en plein scandale ces marchands éhontés qui trafiquaient de

l'honneur des lettres, établissaient à tous les coins des fabriques de romans, faisaient travailler des esclaves, et signaient sans honte, en face du public, les produits d'une plume anonyme.

Et vous croyez, pirates, avoir impunément écumé l'océan littéraire? Non ! non ! l'heure de la justice arrive.

A genoux, et rendez gorge ! car votre gloire est volée. Nous le crions bien haut, afin que chacun le sache.

Vous avez à vous seuls absorbé l'héritage commun.

Non-seulement, par vos manœuvres indignes, les jeunes talents qui voulaient grandir furent étouffés dans leur berceau,

mais encore sur la route du génie vainqueur, du mérite incontestable, du premier des fils de l'art, sur la route de Balzac enfin, vous avez semé de criminelles entraves. Quand il portait ses livres à un journal, il se heurtait contre vos interminables et insolents traités avec le charlatanisme des directions. Se tournait-il du côté des libraires, il trouvait là, comme partout, votre littérature au rabais. Vous anéantissiez son travail, vous brisiez ses espérances, vous lui voliez sa part dans le budget des lettres.

Il est mort à la peine, sachez-le bien, ce grand homme, ce puissant génie !

Car il travaillait toujours, il tenait à compléter son œuvre, il ne pouvait croire

à une dépravation littéraire aussi générale et aussi profonde.

A présent l'opinion le venge, oui, sans doute.

Mais vous n'êtes pas assez punis ; mais écoutez bien ce que nous allons vous dire.

Un jour viendra, ce jour est proche, où vous tomberez dans la déconsidération la plus absolue. Le public tout entier, rendu malade par votre impure cuisine, ne pourra plus ni la sentir ni la manger sans dégoût

Voyez donc, est-ce que déjà le châtiment n'a pas commencé ?

Balzac triomphe sur son glorieux pié-

estal, et vous descendez la pente rapide ui mène aux abîmes de l'oubli.

Pendant cette période honteuse où ercure était devenu le dieu des lettres, alzac imprima des livres qui passèrent presque inaperçus [1]. Nous citeons *Eve et David*, *Splendeurs et misères des courtisanes*, *Modeste Mignon*, es *Comédiens sans le savoir*, et les *Paents pauvres*. Ce dernier ouvrage surtout rouve que le talent de l'auteur grandisait encore.

On ne s'imagine pas combien Balzac

[1] On doit dire, à la louange de quelques libraires, ue, malgré l'indifférence du public, ils s'appliquèrent onstamment à maintenir Balzac à la hauteur de sa reommée.

était humilié quand un éditeur établissait un point de comparaison quelconque entre ses romans et ceux du mousquetaire Dumas ou du socialiste Eugène Sue.

Voici un fait dont nous avons été témoin.

C'était pendant l'hiver de 1843.

MM. Maulde et Renou publiaient un *Tableau de la Grande Ville*, dont Marc Fournier, directeur actuel de la Porte-Saint-Martin, surveillait la rédaction.

Balzac entre, un soir, dans le cabinet des éditeurs et leur dit :

— Nous sommes convenus, messieurs, que la *Monographie de la presse pari-*

sienne me serait payée à raison de cinq cents francs la feuille.

— C'est vrai, répondirent-ils.

— J'ai reçu quinze cents francs; il y a quatre feuilles, c'est donc cinq cents francs que vous restez me devoir.

— Mais vos corrections, monsieur de Balzac, savez-vous à quel chiffre elles montent?

— Il n'a pas été dit que je payerais les corrections.

— Sans doute, répliqua M. Renou. Pourtant je dois vous dire que l'article d'Alexandre Dumas, *Filles. Lorettes et Courtisanes*. a produit également quatre

feuilles. Nous n'avons pas donné un centime de plus.

Balzac tressaillit et devint pâle. Évidemment, pour faire une pareille démarche, il se trouvait dans une grande pénurie financière. Mais il oublia tout devant les paroles qu'il venait d'entendre, n'insista plus, se leva, prit son chapeau, et dit avec un accent de dignité solennelle :

— A partir du moment où vous me comparez à ce nègre-là, j'ai bien l'honneur de vous saluer !

Il sortit. Le nom seul d'Alexandre Dumas fit gagner cinq cents francs à la caisse de la *Grande ville*.

Balzac et Dumas étaient ennemis. De

son vivant, l'auteur des *Parents pauvres* a pu quelquefois manquer de charité chrétienne envers un homme dont il n'estimait ni le talent ni les œuvres. Que sa rancune ait été juste ou non, peu nous importe. Il est mort, et son ennemi, qui ne l'est pas, sonne bruyamment de la trompette pour lui élever un tombeau.

Quelle magnanimité! quelle noble et généreuse initiative!

Des méchants prétendent que le *Mousquetaire* languissait, qu'une réclame monstre, un vacarme infernal, un ouragan de publicité, devenaient indispensables pour lui rendre un peu de nerf et de vigueur.

Mais nous n'en croyons rien.

Tout le monde a eu tort dans cette affaire, tout le monde, excepté M. Dumas.

La veuve de l'illustre romancier ne devait pas se plaindre[1], et M. Nogent-Saint-Laurens devait refuser à madame de Balzac, devant les tribunaux, l'appui de son éloquence. Pourquoi donc empêcher ce bon *Mousquetaire* de vivre? Ne voyez-vous pas qu'il redresse les abus, qu'il signale de condamnables oublis, qu'il se drape (ô merveille!) dans un pan du manteau de saint Vincent de Paul?

[1] Un article de M. de Fiennes, dans le feuilleton du *Siècle*, reproduit avec empressement par le *Mousquetaire*, affirmait que l'herbe croissait sur la tombe de Balzac. Or M. de Fiennes s'était trompé. Ce qu'il avai pris pour de l'herbe était du laurier-thym, de l'alatèn et du jasmin blanc. La tombe de Balzac a été constamment et religieusement entretenue par sa veuve. O peut interroger là-dessus tous les jardiniers du Père Lachaise. Balzac repose à côté de Charles Nodier et d Casimir Delavigne. Son buste en bronze, œuvre d David d'Angers, couronne le faîte du monument.

Sancte Dumas, ora pro nobis! Saint Dumas, priez pour nous!

Oui, d'Artagnan, tu as raison, mille fois raison. Tu es entré dans une sublime fureur quand un tiers officieux a osé t'apostropher ainsi au sujet du tombeau :

« Vous vous méprenez, mon cher Dumas. Ce que vous faites là manque de délicatesse. Madame de Balzac n'a donné et ne veut laisser à personne le soin de faire le monument de son mari. Elle est assez riche pour le payer elle-même; elle s'en occupe. Cessez, de grâce, d'imprimer le nom de M. de Balzac. Il le faut, même dans votre intérêt : des médisants vont jusqu'à dire que c'est une spéculation, une affaire de commerce; que tout ce bruit est au bénéfice du *Mousquetaire* bien plus qu'au bénéfice de je ne sais quel tombeau problématique, » etc., etc.

Là-dessus d'Artagnan se place un poing

sur la hanche, relève les crocs de sa moustache et s'écrie :

— Par le sang! par la mort! vous me la donnez belle! Balzac a été mon ennemi; son talent m'est antipathique, et je ferai son tombeau comme je l'entendrai. Voilà ma vengeance! L'inscription sera celle-ci : « A Balzac, Dumas son rival! » (Textuel).

Bravo! d'Artagnan, bravo!

Mais, aimable mousquetaire, où en est le monument? quand l'offrirez-vous à nos regards? Après tant de bruit, tant d'esclandre, tant d'articles, tant de concours offerts, tant de lettres sympathiques, tant de dévouements aussi admirables que le

vôtre, la caisse de souscriptions doit être pleine.

Où en sommes-nous? Voyons les comptes.

Il est bon de s'entendre. L'ombre de Balzac est pressée... de voir la *Comédie humaine* s'achever sur sa tombe.

D'Artagnan-Dumas a coupé notre fil biographique, rattachons-le. Nous avons laissé Balzac en lutte avec les contrebandiers et les pirates littéraires. Ce noble Christ de l'art avait, comme le Christ du Golgotha, des larrons à sa droite et à sa gauche. Par malheur, ceux-ci n'étaient pas crucifiés; leurs mains étaient libres, ils s'en servaient pour tout prendre.

Non-seulement ils repoussaient Balzac

au seuil des journaux, mais ils parvenaient à lui fermer la porte du théâtre.

On sait que, de ce côté-là, beaucoup de succès se font à la main, et que, par contre, les chutes s'organisent avec la facilité la plus grande.

Depuis la mort de Balzac, *Mercadet* a eu les honneurs de la rampe. Jouez aujourd'hui les *Ressources de Quinola*, *Vautrin*, *Paméla Giraud*, la *Marâtre*, ils obtiendront également un triomphe posthume.

On ne ment plus en présence d'une tombe. Les envieux se taisent quand la postérité parle.

Balzac a été le plus grand travailleur des temps modernes. Il faut remonter jus-

qu'aux moines du moyen âge pour trouver le même zèle, la même assiduité, la même patience.

Il se couchait tous les soirs à cinq heures et demie, après son dîner, se levait à onze heures ou minuit, s'enveloppait du froc monacal qu'il avait adopté pour robe de chambre, et travaillait sans désemparer jusqu'à neuf heures du matin.

Son domestique François lui apportait alors à déjeuner, prenait en même temps les épreuves attendues par l'imprimeur, et Balzac, tirant sa montre, lui disait avec un sérieux imperturbable :

— Je te donne dix minutes pour porter cela à Charenton.

L'imprimerie était *extrà muros*, et

l'écrivain restait rue Saint-Honoré, c'est-à-dire à une distance de près de deux lieues, ce qui n'empêchait pas François de répondre :

— Dix minutes, soit. Je pars.

Balzac, après son déjeuner, reprenait la plume jusqu'à trois heures, faisait une promenade dans les champs jusqu'au dîner, se couchait au sortir de table, et recommençait le même train de vie tous les jours.

Quand on songe à la manière dont il écrivait ses romans, on est effrayé de la force de ce génie, assez sûr de lui-même pour ne pas craindre de perdre ses éléments créateurs et pour appliquer aux lettres le procédé que les peintres adoptent pour leurs toiles.

Balzac ébauchait un roman comme on ébauche un tableau.

Son premier jet, même en écrivant ses livres les plus longs, n'a jamais dépassé trente ou quarante pages. Il lançait chaque feuillet derrière lui sans le numéroter, afin d'échapper à la tentation de relire, et, le lendemain, on lui donnait, avec des marges énormes, les épreuves de son manuscrit.

Les quarante pages en formaient cent sur la seconde épreuve, deux cents sur la troisième, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'ouvrage.

Cette manière d'écrire faisait le désespoir des compositeurs d'imprimerie.

Retrouvant avec une multitude prodi-

gieuse de renvois et de surcharges leur travail de la veille, ils se croyaient en face du chaos. C'était un rayonnement bizarre, un véritable feu d'artifice, dont les fusées se croisaient, s'enchevêtraient, tournaient à droite, revenaient à gauche, descendaient, montaient, se heurtaient et leur donnaient le vertige.

Dans chaque traité qu'ils passaient avec leurs patrons, ils spécifiaient, comme clause rigoureuse, qu'ils n'auraient pas, journée commune, plus de *deux heures de Balzac*.

Toutes ces épreuves du maître ont été conservées et se vendent à prix d'or.

Nous ne terminerons pas cette biographie sans mettre le lecteur en garde contre

les fausses anecdotes et les calomnies indécentes que les ennemis de Balzac ont inventées à toutes les époques pour attaquer sa réputation ou le tourner en ridicule.

Il y a des gens qui se plaisent à déposer des immondices au pied des pyramides.

Quand les journaux de France n'osaient pas imprimer tel ou tel mensonge, on l'expédiait sous enveloppe aux feuilles étrangères, et la presse parisienne, dégagée de toute responsabilité, faisait écho sans scrupule[1].

[1] Ce fut ainsi qu'on accusa M. de Balzac d'enfouir des millions au lieu de payer ses dettes. Les uns soutenaient qu'après la publication du livre de M. de Custine sur la Russie, l'auteur du *Pere Goriot* s'était hâté de prendre la poste pour aller offrir sa plume au czar, et que le czar l'avait honteusement chassé de Saint-Pétersbourg. D'autres lui reprochaient d'avoir laissé mourir une de ses sœurs à l'hôpital. C'était un concert

Balzac ne daignait pas répondre à ces attaques déloyales. Il riait ou haussait les épaules en écoutant toutes ces grenouilles coassant dans les marais de la critique.

Après avoir terminé les *Parents pauvres*, il ressentit les premières atteintes de la maladie cruelle qui devait l'emporter, juste au moment où lui arrivaient fortune et bonheur.

Le 18 août 1850, quatre mois après son hymen avec la comtesse de Hanska, il mourut à Paris dans sa maison de la rue Fortunée [1].

de calomnies plus infâmes les unes que les autres, et dont la *Gazette d'Augsbourg* ou la *Gazette de Milan* prenaient tour à tour l'initiative. Théophile Gautier seul avait le courage de défendre M. de Balzac, son premier protecteur et son maître.

[1] Aujourd'hui rue de Balzac.

Cette mort fut un deuil public.

Balzac arrivait à peine au milieu de la carrière. Une large moisson de gloire était encore debout devant ce faucheur intrépide, qui avait amassé déjà tant de gerbes glorieuses. Mais, tout inachevée que soit son œuvre, elle n'en est pas moins gigantesque.

Il y a trois choses contre lesquelles la rage des passions humaines devient impuissante : Dieu la lumière et le génie.

Quand un esprit supérieur se révèle, uand un flambeau s'allume au foyer de intelligence, il est aussi impossible de ouffler dessus et de l'éteindre qu'il est npossible d'empêcher Dieu d'être et le oleil de rayonner aux cieux.

Créez des entraves, suscitez des obstacles, amassez en nuages autour de l'astre les plus noires émanations de l'envie et de la haine, le rayon dissipera les ombres, la flamme percera toujours.

Vous tuerez l'homme peut-être, mais l'intelligence aura sa manifestation radieuse.

L'enveloppe sera brisée, mais le génie éclatera.

Tous vos efforts, toutes vos colères, ne réussiront qu'à donner à votre victime deux auréoles au lieu d'une : la gloire sera doublée du martyre.

FIN.

mon cher maître, si vous voulez me
faire le plaisir de venir me voir
demain lundi ou au plus tard
mardi, à Sèvres, aux Jardies,
chemin vert sur la route
de ville d'avray, muni d'espérances
et trouverez vos deux types,
il m'est impossible de me remuer,
j'ai eu un fâcheux accident
qui me tient au lit, j'ai encore
pr 15 jours d'inaction, ayant
une jambe luxée..................

....

t. à vous
de Balzac

Tiré de la Collection de M Fel Drouin

Imp. Lith. V. Janson r Dauphine 18

LACORDAIRE

EN VENTE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

CONFESSIONS DE MARION DELOR

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH



LACORDAIRE

LES CONTEMPORAINS

LACORDAIRE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

LACORDAIRE

Quand nous avons écrit l'histoire de 'abbé de Lamennais, histoire qui nous ı suscité tant de haines et valu tant 'ınjures, nous savions qu'un autre rêtre, un véritable ministre du Christ, ous donnerait un jour raison contre :s démocrates irascibles dont nous taquions l'idole.

Nous connaissions d'avance le rayon qu'il faudrait opposer à l'ombre.

De ces deux notices, consacrées, la première à dire la vie de l'apôtre rebelle, la seconde à raconter les actes du fils soumis de l'Église, devait jaillir une antithèse lumineuse propre à éclairer tous les doutes et à montrer que nos adversaires marchent seul dans la mauvaise foi et respirent dan le mensonge.

Chez nous, depuis tantôt un siècl et grâce à M. de Voltaire, il suffit qu'u écrivain touche sans trop d'irréveren la corde religieuse pour être imm diatement en suspicion.

Les encyclopédistes modernes et

tout dit, quand ils vous ont jeté à la tête ces deux substantifs ridicules :

Capucin ! Jésuite !

Et le bourgeois d'applaudir ; et M. de Voltaire de se frotter les mains chez le diable, où il réside, sans aucun doute, à l'heure présente.

Il doit y être traité comme l'ami de la maison.

Jésuite et capucin ! grand merci, nos maîtres.

Nous ne sommes ni l'un ni l'autre, et quand les jésuites iront trop loin, quand les capucins se rendront coupables d'envahissement, vous verrez si nous y allons de main morte et si nous ménageons les coups de verge à leurs saintes épaules.

Avant tout logique et loyauté. La passion déraisonne, l'injure ne prouve rien.

Commençons notre biographie.

Jean-Baptiste-Henri Lacordaire est né, le 12 mai 1802, à Recey-sur-Ource, bourg assez considérable du département de la Côte-d'Or.

Là n'avait point été le premier berceau de sa famille.

Ses ancêtres résidaient un peu plus haut vers l'est, du côté de Langres.

En 1743, lorsque Louis XV, revenant des Pays-Bas pour aller former le siége de Metz, traversa le petit village de Bussières-lez-Belmont et s'y arrêta quelques heures en compagnie de la belle duchesse de Châteauroux, le médecin

de l'endroit fut admis à présenter comme rafraîchissement au prince et à la favorite des ananas, qu'il faisait mûrir en serre chaude.

C'était l'aïeul de Lacordaire.

Jadis à Paris, il avait reçu des leçons de botanique du savant Jussieu.

On assure que Louis XV, arrivant à Chaumont le soir même, ressentit les premières atteintes de la maladie cruelle qui devait mettre en péril ses jours.

Peut-être avait-il mangé les ananas avec trop de gourmandise.

Médecin lui-même, le père du célèbre dominicain épousa la fille d'un avocat au parlement de Bourgogne.

Il mourut très-jeune et la laissa veuve avec quatre fils en bas âge.

Madame Lacordaire quitta Recey-sur-Ource, rentra dans sa famille à Dijon, et se consacra sans réserve à l'éducation de ses enfants, qui tous se sont distingués dans quatre carrières différentes[1].

Nous avons eu déjà plus d'une fois à signaler l'heureuse influence exercée par une mère chrétienne sur l'avenir de quelques-uns des hommes dont nous écrivons l'histoire.

Madame Lacordaire éleva ses fils dans les principes les plus sérieux de

[1] Après avoir longtemps voyagé dans l'Amérique du Sud, l'aîné de la famille a obtenu, à l'université de Liége, une chaire de zoologie. Le second est le héros de ce petit livre. Quant au troisième, à qui la ville de Dijon doit de magnifiques travaux d'architecture, on l'a nommé, depuis quelque temps, directeur des Gobelins. Le quatrième est un des officiers les plus remarquables de l'armée française.

l'honneur, dans les croyances les plus saintes de la foi.

« Il semble, dit un biographe bourguignon[1], que, dès ses plus tendres années, Henri Lacordaire eut comme une sorte de pressentiment de sa destinée d'orateur chrétien. On l'a vu, à l'âge de huit ans, lire à haute voix aux passants les sermons de Bourdaloue, imitant à une fenêtre, qui lui servait de tribune, les gestes et la déclamation des prêtres qu'il avait entendus prêcher. »

Comme l'abbé de Lamennais, il servait des messes à la cathédrale et se faisait remarquer par sa piété d'ange.

[1] M. Lorrain, doyen de la faculté de droit de Dijon. Sa brochure nous a fourni beaucoup de détails précieux sur le grand orateur de Notre-Dame.

Le mari de madame Lacordaire ne lui avait laissé qu'une fortune très-médiocre. Il fallut que la courageuse femme s'imposât des sacrifices inouïs pour arriver à payer la pension de ses fils au collége.

Henri commença ses études classiques à l'âge de dix ans.

C'était un garçon naturellement paisible et porté à la douceur.

Pendant les promenades du jeudi hors des murs de la ville, au lieu de dépenser, comme ses camarades, en gâteaux ou en friandises les deux ou trois sous qu'on lui octroyait pour ses menus plaisirs, il achetait aux pâtres des prairies de l'Ouche [1] du crin, que

[1] Affluent de la Saône, qui traverse le département de la Côte-d'Or.

ceux-ci arrachaient à la queue des chevaux. Henri s'en servait pour confectionner, pendant les récréations, du cordonnet, des bagues et mille petites fantaisies d'écolier.

Dans cette nature si calme en apparence, il y avait pourtant des ressorts énergiques, une volonté ferme, une haine profonde de l'injustice et des élans de courage vraiment extraordinaires chez un enfant si jeune.

Au réfectoire, un jour, comme il tournait la tête, son voisin de droite lui escamote sa portion de potage.

L'élève dépouillé réclame.

Une querelle s'ensuit, l'ordre est troublé, le censeur intervient.

— Tous les deux au pain sec et à l'eau !

s'écrie-t-il sans vouloir entendre les explications de Lacordaire, et confondant l'innocent et le coupable dans le même arrêt. — Levez-vous, ajouta-t-il ; allez vous placer contre le mur!

Le voleur de potage obéit ; mais Lacordaire de se croiser les bras sur la table, et de répondre :

— Je n'irai pas!

Nouvelle injonction du censeur. Il menace Henri de l'envoyer au cachot.

— Soit, répond l'intrépide élève. De deux punitions injustes je choisis la plus forte.

Et il se dirigea vers la prison.

Dans tous les colléges il y a des taquineries traditionnelles et une série de méchants tours, que les anciens tiennent

en réserve pour les nouveaux. Ces derniers parfois n'ont pas toute la patience désirable ; ils se rebiffent, et de grandes colères s'allument.

En 1814, au commencement de l'année scolaire, le collége de Dijon put voir deux camps ennemis prêts à en venir aux mains.

La surveillance des maîtres d'étude empêcha fort heureusement une mêlée générale.

« Deux champions, dit M. de Loménie, furent chargés de vider la querelle : l'un aujourd'hui officier distingué du génie, et l'autre le révérend père Lacordaire. Ils se battirent avec acharnement, et sans l'intervention des deux armées, la France compterait un brave militaire

ou un célèbre prédicateur de moins[1]. »

Du reste, en ces jours de guerre continentale, une humeur belliqueuse envahissait tous les lycées, comme, trois ou quatre ans plus tard, une fantaisie de lutte voltairienne y prit naissance, lorsque les rois légitimes voulurent catéchiser la jeunesse et donner la religion pour base à leur trône chancelant.

Malgré les saints principes dans lesquels il avait été bercé, Henri céda comme tous les autres à la réaction antireligieuse.

Dans la bibliothèque de l'ex-conseiller au parlement, son grand-père, où il se glissait parfois en échappant à l'œil ma-

[1] *Galerie des Contemporains illustres*, tome V; Notice sur Lacordaire, page 3 de la Notice.

ternel, il trouva les œuvres du patriarche de Ferney, celles de Jean-Jacques, de Diderot, du baron d'Holbach, de Grimm, d'Helvétius, et lut avec toute l'imprudente curiosité de son âge ces livres funestes qui savent jeter si habilement sur leurs maximes désolantes les fleurs de l'imagination et du style.

Lorsque madame Lacordaire put deviner quelles étaient les lectures de son fils, elle ferma la bibliothèque.

Il était trop tard.

Déjà le poison s'était infiltré dans ce jeune cœur. Monique eut à pleurer sur le sort d'Augustin, que les doctrines de Manès et de Pélage pouvaient conduire à la perte.

Mais Dieu donne aux intelligences d'é-

lite ce besoin irrésistible du vrai qui les pousse malgré tout à l'examen et à la recherche. Bientôt la vérité se manifeste; elle écrase le mensonge.

Le reptile se débat en vain sous la serre puissante de l'aigle.

Henri Lacordaire, après d'éclatants succès obtenus en rhétorique et en philosophie[1], sortit du collége pour entrer à l'école de droit.

C'était l'époque où le comte de Maistre, M. de Bonald et l'abbé de Lamen

[1] L'auteur de la *Galerie des Contemporains illustres* affirme à tort que la grande supériorité du jeun rhétoricien sur ses condisciples lui valut une récon pense exceptionnelle. La collection de médailles de rois de France, dont parle M. de Loménie, fut égal ment accordée à tous les élèves des colléges roya qui avaient, comme Henri Lacordaire, remporté le pı d'honneur

nais, qui n'avait pas encore brisé sa lance orthodoxe appelaient en champ clos l'impiété pour la combattre. L'étudiant de la faculté de Dijon regarda la bataille, jugea les coups et salua les vainqueurs.

Tout le vieux levain encyclopédiste qui fermentait dans son cerveau disparut sans retour.

Ici le philosophe chrétien commence, en attendant l'heure où doit se révéler l'apôtre.

Henri entrait dans sa dix-neuvième année.

Nous le trouvons au nombre des fondateurs d'une sorte de club semi-politique et semi-littéraire, exclusivement composé d'élèves des écoles, et qui prenait le nom de *Société d'études*.

On s'y exerçait à y discourir sur tous les sujets, sur toutes les thèses.

Dans cette assemblée bouillante de verve et de jeunesse, notre héros se distingua par la solidité de ses conceptions, le nerf de sa logique et par la forme oratoire et remplie d'élégance qu'il savait déjà donner à sa pensée.

Quand il prenait la parole, un silence profond régnait tout à coup dans ce cercle tumultueux.

On l'écoutait avec religion, presque avec extase ; on admirait sa diction pleine de charme, son organe si pur, son geste si gracieux. Quand il avait terminé sa harangue, ses amis lui pressaient les mains avec enthousiasme et s'écriaient :

« — A Paris ! mon cher, il faut aller à Paris ! Tu y deviendras le roi du barreau ! »

C'était l'avis unanime de toutes les personnes qui avaient pu juger l'étudiant et reconnaître ses qualités brillantes.

Reçu avocat en 1822, il alla passer quelques mois en Suisse, visita le lac de Genève, le Saint-Bernard, Chamouni, les Bossons, la mer de glace, exaltant son âme au milieu des merveilles de cette magnifique nature ; puis, au commencement de l'hiver, il prit le chemin de la capitale, décidé à suivre le conseil de ses compatriotes et à y faire son stage, en attendant qu'on l'inscrivît au tableau des avocats parisiens.

Le jeune homme avait en portefeuille

une lettre chaleureuse d'un vieil ami de sa famille pour le président Riambourg [1], et son professeur de droit romain l'avait recommandé en outre à l'abbé Gerbet, correspondant de la société d'études de Dijon.

Pressé de se faire entendre, Henri Lacordaire accepta les premières causes qui vinrent s'offrir.

Il plaida cinq ou six fois à la cour d'assises, au risque d'être cité devant le conseil de discipline, car il n'avait pas l'âge requis par les règlements.

Berryer l'entendit un jour, et s'appro

[1] Il en reçut bon accueil et put entrer, grâce à s. appui, chez M. Guillemin, avocat à la cour de cass tion, puis un peu plus tard chez M. Mourre, proc reur général.

cha pour le complimenter à la fin de l'audience.

« — Fort bien ! lui dit-il : vous arriverez au premier rang ; mais prenez garde à la trop grande facilité que vous avez pour la parole ! »

Chose étrange, après avoir obtenu tout d'abord des succès capables de le rendre orgueilleux, notre héros n'avait point l'âme satisfaite et tombait dans un découragement inexprimable.

L'air de la salle des pas perdus lui oppressait la poitrine : il demandait au Palais des horizons qui échappaient à ses regards.

Thémis lui apparaissait sous la forme d'une grosse marchande joufflue, très-

forte en arithmétique, tenant les comptes en partie double et répondant par des chiffres à la veuve et à l'orphelin.

Chez ses confrères, dans le monde, partout, le jeune homme se trouvait isolé.

Son âme délicate cherchait le dévouement, la générosité, la grandeur ; il ne rencontrait que l'égoïsme, le calcul, la petitesse.

Paris, la cité reine, dont il s'était fait dans ses rêves une si magnifique image, ne lui parut être qu'une ruche colossale, dont toutes les abeilles travaillent dans la boue, au lieu de prendre leur vol du côté des plaines verdoyantes et de butiner, sous l'azur, parmi les fleurs.

Rien ne le charmait, tous les plaisirs lui semblaient fades.

Aucune des séductions matérielles de la vie ne pouvait atteindre ce cœur placé trop haut dans les régions de la poésie et de l'amour.

Quand la terre nous repousse, le ciel nous attire.

Le 11 mai 1824, après dix-huit mois de lutte et d'incertitude, Henri Lacordaire écrivit la lettre qui va suivre à l'un de ses plus anciens amis de collége :

« Il faut bien peu de paroles pour dire ce que j'ai à dire, et cependant mon cœur a besoin d'être long. J'abandonne le barreau ; nous ne nous y rencontrerons jamais. Nos rêves de cinq ans ne s'accompliront pas. J'entre demain matin au séminaire de Saint-

Sulpice. Hier, les chimères du monde remplissaient encore mon âme, quoique la religion y fût déjà présente : la renommée était encore mon avenir. Aujourd'hui je place mes espérances plus haut, et je ne demande ici-bas que l'obscurité et la paix. Je suis bien changé, et je t'assure que je ne sais pas comment cela s'est fait. Quand j'examine le travail de ma pensée depuis cinq ans, le point d'où je suis parti, les degrés que mon intelligence a parcourus, le résultat définitif de cette marche lente et hérissée d'obstacles, je suis étonné moi-même et j'éprouve un mouvement d'adoration vers Dieu. Un moment sublime, c'est celui où le dernier trait de lumière pénètre dans l'âme, et rattache à un centre commun les vérités qui y sont éparses. Il y a toujours une telle distance entre le moment qui suit et le moment qui précède celui-là, entre ce qu'on était auparavant et ce qu'on est après, qu'on a inventé le mot *grâce* pour expliquer ce coup magique, cette lumière d'en haut. Il me semble voir un homme qui s'avance au hasard, le bandeau sur les yeux ; on le desserre

peu à peu, il entrevoit le jour, et, à l'instant où le mouchoir tombe, il se trouve en face du soleil [1]. »

Les compatriotes du jeune homme ses amis, madame Lacordaire elle-même n'eurent qu'une voix pour désapprouver une résolution si prompte.

On envoya lettre sur lettre au séminariste.

Il fut inébranlable.

A la douce et constante placidité de ses réponses, on reconnut bientôt qu'il ne se laissait entraîner ni par la fougue d'un enthousiasme irréfléchi ni par les aveugles élans d'un coup de tête.

[1] Notice Lorrain, pages 18 et 19.

« Pardonne-moi, cher enfant, lui dit sa mère, pardonne à mon cœur, à ma faiblesse : j'ai eu tort de prendre contre toi le parti du monde, et je te cède à Dieu! »

Henri Lacordaire commença donc sa théologie au séminaire de Saint-Sulpice.

Il avait écrit à monseigneur de Boisville, évêque de Dijon, pour le prier de lui accorder son *exeat* [1], une lettre si laconique et si simple, que celui-ci eut hâte de faire droit à la requête, se disant à part lui :

— Ma foi, la perte n'est pas grande pour mon clergé!

[1] On nomme ainsi la pièce régulière par laquelle un évêque autorise les jeunes gens placés sous sa dépendance spirituelle à prendre les ordres dans un autre diocèse.

Trois ans plus tard, apprenant le succès du premier discours de Lacordaire au collége Stanislas, il dit à M. de Tournefort, son grand vicaire :

— Comprenez-vous cela ? J'ai pris un diamant pour un caillou. Quelle sottise ! Ah ! si je rattrapais l'*exeat !*

Monseigneur de Paris ne se montra que fort peu touché des lamentations du prélat dijonnais. Il garda le diamant pour son écrin archiépiscopal.

L'abbé Lacordaire était chéri de ses condisciples et de ses supérieurs.

Tous les ans il allait passer ses vacances tantôt à Conflans chez M. de Quélen, tantôt à la Roche-Guyon chez le duc de Rohan-Chabot, cet ancien officier de mousquetaires sous Louis XVIII, qui ve-

nait de jeter l'épaulette pour prendre la soutane Il se consolait au pied des autels de la mort d'une femme adorée [1].

Certes, avec de pareils protecteurs, si le germe de l'ambition eût existé dans son âme, Lacordaire aurait gravi rapidement la pente qui mène aux dignités de l'Église; mais au nombre des vertus qu'il puisait à la source de la foi, il comptait l'humilité, la plus divine de toutes, et celle dont la pratique semblera toujours impossible aux gens du monde.

Le 25 décembre 1827, il est ordonné prêtre.

[1] Il fut depuis archevêque de Besançon et cardinal. Henri Lacordaire était aussi très-estimé de M. de Frayssinous, évêque d'Hermopolis.

Ses études théologiques ont été si brillantes que les premiers vicariats lui sont immédiatement offerts dans les paroisses de la capitale. M. de Quélen veut l'attacher à Saint-Sulpice ou à la Madeleine ; le jeune prêtre refuse tout pour n'accepter qu'une place d'aumônier dans un couvent de visitandines [1].

Madame Lacordaire quitte Dijon et vient partager à Paris le modeste logement de son fils.

On espère dans le clergé que l'ancien avocat va se livrer à la prédication.

Les feuilles religieuses l'encouragent. Elles reproduisent avec de pompeux

[1] L'année suivante (1828), l'archevêque pria M. de Vatisménil de nommer l'abbé Lacordaire aumônier adjoint du collége Henri IV

éloges quelques fragments du sermon prononcé par Lacordaire au collége Stanislas et qui devait donner de si vifs regrets à l'évêque de son diocèse.

Mais l'humble abbé se trouve trop faible encore; il hésite à monter dans la chaire chrétienne et à lutter contre l'impiété sans être sûr de la vaincre.

Trois années durant, il prépare ses armes et visite l'arsenal gigantesque des Pères de l'Église.

Il étudie en même temps, du fond de sa retraite, la marche du siècle. Le voyant de plus en plus chaque jour descendre vers les abîmes du matérialisme et du doute, il se demande sérieusement si la gangrène sociale peut se guérir.

« Dieu, pense-t-il, enlève parfois sa lu-

mière aux nations impies, et la transporte chez d'autres peuples qui ne ferment pas obstinément les yeux à l'éclat du flambeau. Si la France est condamnée, je ne la sauverai pas. Allons prêcher l'Évangile ailleurs. »

Ces idées de découragement lui sont suggérées surtout par la lecture du premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*.

Au mois de mai 1830, M. de Lamennais invite l'abbé Lacordaire à venir passer quelques jours au petit domaine de la Chênaie en Bretagne.

Lacordaire se rend à cette invitation.

Déjà plus d'une fois il s'est trouvé en compagnie du prêtre tribun. Les doctrines évangélico-libérales professées par

celui-ci ne lui sont point antipathiques; mais il tremble en voyant la hardiesse d'allure dont M. de Lamennais fait preuve dans ses débats avec l'autorité ecclésiastique.

« — Vous avez tort, lui dit l'obstiné Breton. Le pape est dans l'ornière, il faut l'en tirer malgré lui. »

A l'époque où nous sommes, M. de Lamennais est âgé de cinquante ans et celui dont il cherche à faire son disciple en a vingt-huit à peine : il le domine, comme un vieux lutteur domine un jeune athlète, par la science des coups et par la ruse plutôt que par la force réelle.

Battu dans les discussions, Lacordaire ne se rend pas encore. On dirait qu'il

pressent la véritable cause de sa défaite.

Un prélat catholique de New-York se trouve au nombre des hôtes de la Chênaie.

— Si vous voulez me suivre aux États-Unis, dit-il au jeune prêtre, je vous nomme mon vicaire général

— J'accepte, monseigneur, répond Lacordaire, presque heureux d'échapper à une influence dont il entrevoit le péril. C'est du côté de l'Amérique, ou je me trompe fort, que doivent émigrer la civilisation et la foi.

Mais il était écrit que le futur dominicain ne partirait pas.

La révolution de juillet éclate comme un coup de foudre, et Lamennais triomphant s'écrie :

« — Regardez! mes prédictions se réalisent. Le signal de la liberté des peuples est en même temps celui de la renaissance du christianisme! Quitter la France en ce moment serait un crime. »

Tout semble, en effet, lui donner raison.

Lacordaire cède, moitié convaincu, moitié séduit.

Deux hommes, pour lesquels il a beaucoup d'estime, marchent déjà dans la route tracée par l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*. Ces deux hommes sont l'abbé Gerbet et le jeune comte de Montalembert, tout frais émoulu du collége Henri IV.

A leur exemple, Lacordaire se range sous le drapeau de M. de Lamennais.

L'Avenir se fonde le 18 octobre, trois mois après les barricades.

Dieu et liberté! cette devise résume l'esprit du nouveau journal.

Il s'agit d'une alliance entre la démocratie et l'Évangile. Nos intrépides champions entrent dans la lice avec une épée ultramontaine ; ils proclament très-haut qu'ils veulent abattre toutes les souverainetés, à l'exception de celle du peuple.

Seulement, le peuple doit administrer et régner sous la tutelle religieuse de la cour de Rome.

Convaincu décidément par les assertions réitérées de M. de Lamennais que le pape sanctionnera des doctrines dont l'unique but est de porter au

comble sa puissance, en assurant le triomphe universel du catholicisme, Lacordaire, aussi fort de la plume [1] que de la parole, se pose dans l'*Avenir* comme un polémiste ardent et infatigable.

Il signe la fameuse protestation du 7 décembre, où tous les rédacteurs du journal osaient dire au pouvoir :

« Nous ne souffrirons pas qu'on nous abuse plus longtemps par de vaines pro-

[1] Ses œuvres imprimées jusqu'à ce jour, outre le *Conférences,* ont pour titres : *Considérations sur l systême politique de l'abbé de Lamennais* (1834 *Lettre sur le Saint-Siége* (1838); *Mémoire pour le rét blissement en France de l'ordre des Freres prêcheu* (1840), et *la Vie de saint Dominique* (1841). Il pr pare depuis dix ans un livre sur *l'Église catholiqu* à propos duquel on lui prête ce langage : « J'ignore qui se présentera à faire sur le chemin. Peut-être ser je interrompu. Mais je reviendrai toujours là com au point central, comme au foyer de ma vie. »

messes, et nous sommes prêts à combattre et à mourir pour vous arracher la liberté entière pour tous. »

Bientôt l'*Avenir* agite ces questions brûlantes, que les vieux évêques épouvantés combattent et foudroient de tous les points du royaume. Les articles sur la *suppression du budget du clergé*, sur la *liberté de l'enseignement*, sur la *liberté de la presse* sont l'œuvre de l'abbé Lacordaire.

Aux mandements diocésains s'unissent les réquisitoires du parquet.

La lutte devient terrible ; il s'agit de se défendre, et de se défendre éloquemment.

M. de Lamennais et ses collègues ne se déconcertent en aucune façon. Mauguin.

bâtonnier de l'ordre des avocats, reçoit un jour la lettre suivante :

« Paris, 24 décembre 1830.

« Monsieur le Bâtonnier.

« Il y a huit ans, je commençai mon stage au barreau de Paris ; je l'interrompis au bout de dix-huit mois, pour me consacrer à des études religieuses qui me permirent plus tard d'entrer dans la hiérarchie catholique, et je suis prêtre aujourd'hui. Les devoirs que ce nom m'impose m'ont d'abord éloigné du barreau. Mais des événements immenses ont changé la position de l'Église dans le monde ; elle a besoin de rompre tous les liens qui l'enchaînent à l'État, et d'en contracter avec les peuples. C'est pourquoi, dévoué plus que jamais à son service, à ses lois, à son culte, je crois utile de me rapprocher de mes concitoyens *en poursuivant ma carrière dans le barreau*. J'ai l'honneur de vous en prévenir, monsieur le Bâtonnier, quoique je ne puisse prévoir aucun obstacle de la part des règle

ments de l'ordre. S'il en existait, j'userais de toutes les voies légitimes pour les aplanir.

« Je suis, avec respect, etc.

« H. LACORDAIRE. »

Tous les journaux de l'époque reproduisirent cette lettre, publiée d'abord par le *Globe*, et la rumeur fut grande, lorsque M. Mauguin en fit à ses collègues la communication officielle.

— Allons donc ! crièrent ces messieurs, la place d'un prêtre est à l'église, et non au Palais-de-Justice.

— Quelle folie !

— Deux robes et deux rabats ! On ne cumule pas de la sorte.

— Permettez-moi de vous faire observer, dit M. Mauguin, que le cas n'a jamais été prévu par les règles de l'ordre. M. Lacordaire a le droit.....

— De prêcher ! interrompirent les opposants (c'était le plus grand nombre); mais de plaider, grand merci ! Nous ferons une règle tout exprès pour lui interdire ce droit. Un avocat devenu prêtre cesse d'être avocat.

Ils votèrent d'un commun accord dans ce sens.

Comme les décisions du conseil ont force de loi, l'abbé Lacordaire ne fut pas inscrit au tableau.

Restait un moyen de tourner l'obstacle. Ce moyen consistait, pour l'avocat dépouillé de son titre, à assumer sur lui la responsabilité des articles, afin d'user de la permission que, de tout temps, les accusés ont eue de plaider leur propre cause.

A la fin de janvier 1831, Lacordaire et M de Lamennais viennent s'asseoir l'un à côté de l'autre sur les bancs de la cour d'assises.

Ils ont à rendre compte d'une philippique acerbe adressée par eux aux évêques de France.

L'abbé Lacordaire, en présence d'une foule inouïe de curieux accourus pour l'entendre, développe les doctrines de l'*Avenir* avec un enthousiasme et une éloquence qui lui gagnent non-seulement l'auditoire, mais encore les juges.

Le maître et le disciple sont renvoyés absous.

Ce premier triomphe double l'énergie de nos prêtres-journalistes. Ils se déci-

dent audacieusement à mettre en application le principe qu'ils prêchent.

Le nombre de leurs prosélytes augmente.

De toutes parts arrivent des souscriptions encourageantes; la caisse de l'*Avenir* est pleine, et le journal, un beau matin, déclare que, la charte de 1830 ayant promis la liberté d'enseignement, il ne reconnaît à qui que ce soit le pouvoir de fermer l'école que ses rédacteurs vont ouvrir.

Effectivement, une salle est louée rue des Beaux-Arts.

Trente écoliers arrivent pour entendre les cours de MM. Lacordaire, de Montalembert et de Coux, professeurs de par

leur volonté propre, sans brevet de l'Université.

Celle-ci réclame ; elle invoque ses privilèges.

Bientôt un commissaire de police entre, l'écharpe au flanc, dans l'école de la rue des Beaux-Arts. Il enjoint aux maîtres de se taire et aux élèves de se disperser.

L'auteur des *Contemporains illustres*, témoin de cette scène, qui se passait dans son voisinage, nous permettra d'emprunter une partie de sa narration :

« — Au nom de la loi, cria le commissaire, je somme les enfants ici présents de se retirer ! »

« Il (Lacordaire) se tourna vers les enfants et dit :

« — Au nom de vos parents, dont j'ai l'autorité, je vous ordonne de rester ! »

« Les deux sommations contradictoires se

renouvelèrent trois fois; les enfants ne bougeaient pas. Enfin le commissaire fut obligé d'aller chercher des sergents de ville, qui firent évacuer la salle par la force.

« On mit les scellés sur la porte, et les trois maîtres d'école furent traduits devant les tribunaux.

« Dans l'intervalle, M. de Montalembert, appelé à la pairie par la mort de son père, réclama la juridiction de la chambre où il venait d'entrer, et y conduisit avec lui ses coaccusés.

« Ils furent condamnés, — ajoute M. de Loménie; — mais ils eurent la satisfaction de prononcer chacun, devant la plus haute cour du royaume, un très-beau discours contre Bossuet, les maximes gallicanes, les concordats et la tyrannie du gouvernement. »

Ce biographe que nous nous plaisons parfois à citer, parce que, d'ordinaire, il est consciencieux et juste, a écrit l'histoire du grand prédicateur avec une acrimonie bizarre, et qui a dû blesser

le sentiment public, à l'époque où son œuvre fut publiée, c'est-à-dire en 1840.

Si Lacordaire a suivi quelques instants le chemin de l'erreur, on ne peut disconvenir que la bonne foi lui servait de guide.

M. de Loménie est coupable de ne point lui en tenir compte.

Il met assez perfidement en opposition les articles de l'*Avenir* avec certains passages des discours prononcés plus tard sous les voûtes solennelles de Notre-Dame, et il ne s'aperçoit pas que la critique de l'homme devient la plus éclatante apologie du prêtre.

Chez M. de Loménie se trouve un léger grain de voltairianisme qui fait tort à son jugement.

Le moyen le plus sûr de justifier Lacordaire est de continuer sa biographie.

Tous les jours la situation de l'*Avenir* devenait plus grave. Un cri général du clergé de France avait ému la cour de Rome. On suppliait le pape de trancher ces questions dangereuses qui divisaient les pasteurs au plus grand péril du troupeau. Les publicistes incriminés appelaient eux-mêmes l'intervention du saint-siége, et, le 15 novembre, après une profession de foi très-catégorique, ils suspendirent le journal, cause de toutes les querelles, et s'acheminèrent du côté de l'Italie, afin de soumettre leurs doctrines à l'autorité suprême.

Nos lecteurs connaissent le résultat de ce voyage.

L'*Avenir* fut condamné par une lettre encyclique du pape.

Des deux prêtres que nous mettons en parallèle, il y en eut un qui se prosterna sur le tombeau des apôtres, immolant son orgueil et se courbant sous le joug de la foi.

Or, c'est précisément de cette humble soumission que vous le blâmez, nos maîtres !

Il eût fallu, n'est-il pas vrai, que Lacordaire maintînt son programme, accusât le saint-siége d'obscurantisme, et fît avec vous cause commune, en foulant aux pieds ses devoirs de prêtre et de chrétien ?

Nous l'avouons, il a eu tort aux yeux

des démocrates ainsi qu'au point de vue de M. de Voltaire.

Mais peut-être a-t-il eu raison, si l'on daigne tenir compte et du catholicisme et de la sainte obéissance.

Pour vous c'est peu de chose, nous le savons.

Que vous importent le pape, l'orthodoxie, les serments, la religion et ses lois, le Christ et l'autel ? Niaiseries que tout cela, balivernes pures !

Vous avez des convictions infinimen plus éclairées, plus loyales et plu sages.

Si le pays, que vous essayez d'endo triner depuis soixante ans, avait eu bon esprit de vous croire, il aurait d pouillé cette défroque catholique, apo

tolique et romaine que dix-neuf siècles obstinés clouent à ses épaules.

Vous vous efforcez en vain de la remplacer par un costume de sans-culotte.

Ah ! c'est un malheur, un grand malheur que cette obstination de la France à s'agenouiller devant la vieille croix de nos pères !

Certes, elle a tort, car vos maximes sont rassurantes au dernier point.

Les disciples du Christ avaient la sottise le se faire trancher la tête pour soutenir es leurs. Beaucoup plus logiques et plus rudents, vous coupez le cou net à ceux ui n'acceptent pas les vôtres.

Il est incroyable qu'un si doux sysme de propagande n'ait pas eu de eilleurs résultats

Vraiment l'église de Rome est insensée de ne pas permettre à ses ministres de rester dans vos rangs et de combattre pour vous.

Est-il possible qu'elle vous craigne? comprend-on qu'elle se défende? N'est-ce pas vous montrer une défiance incompréhensible que d'attendre, pour vous donner la main, le jour où vous aurez dans votre histoire d'autres épisodes que le renversement des autels et le massacre des prêtres?

Le christianisme est le père de la liberté, mais il ne veut pas que sa fil[le] soit parricide.

Appelez-nous encore jésuite, riez haussez les épaules : vous ne ser[ez] libres que le jour où vous serez fra[ncs]

chement chrétiens. La vérité est là. C'est un rayon de soleil dont les aveugles seuls n'aperçoivent pas la lumière.

Jusqu'ici vous n'avez eu pour vous que les ambitions effrénées, les instincts matériels, les passions avides.

Religion, vertu, morale, tout cela vous renie; et vous espérez vaincre? Allons donc!

Ne chevauchez plus sur le dada de Voltaire. C'est une rosse poussive et fourbue qui trébuche au bord des abîmes, et qui vous y a déjà précipités plus d'une fois.

Dans un cercle où cinquante hommes du monde se trouvaient réunis, M. de Chateaubriand disait un jour :

« — Veuillez me répondre, la main sur le cœur, avec conscience, avec loyauté. Seriez-vous religieux, si vous aviez le courage d'être chastes? »

Tous répondirent affirmativement.

Eh bien ! nos maîtres, qu'en pensez-vous? n'est-ce pas toujours le rayon de soleil?

Ayons, de grâce, un peu de franchise. Parce que nous sommes faibles, sommes-nous en droit de nier la force? M. de Voltaire et tous les incrédules n'ont jamais eu d'autre motif que leur incontinence pour attaquer le christianisme.

Or, ceci n'est point une digression car, aux yeux de la jeunesse française assemblée dans la vaste enceinte d

Notre-Dame. Lacordaire a fait plus d'une fois éclater cette vérité tromphante.

Le disciple de M. de Lamennais avait adhéré sans restriction et sans réserve à la lettre encyclique de Grégoire XVI.

Épouvanté de l'esprit de révolte du vieil écrivain, dont l'orgueil s'exhalait en menaces et en anathèmes, il se jeta suppliant à ses genoux et le conjura de se soumettre.

Mais Lamennais le repoussa violemment et l'appela traître.

Ils se séparèrent pour ne plus se revoir [1].

Entre l'auteur des *Paroles d'un croyant* et l'auteur de la *Lettre sur le*

[1] L'abbé Lacordaire voulut alors partir pour les missions. M. de Quélen le décida à rester en France.

Saint-Siége il y eut désormais tout un monde[1].

Le premier, de chute en chute, d'apostasie en apostasie, en est venu à la fin déplorable que vous savez ; le second est debout, sous la robe blanche du dominicain, prêchant l'Évangile aux peuples et donnant l'exemple des plus éminentes vertus.

Sa soumission faite, Lacordaire fut invité par M. de Quélen à reprendre son ancien et paisible emploi d'aumônier chez les visitandines.

Il se remit à ses chères études et se disposa sérieusement à suivre le conseil

[1] « M. de Lamennais, disait Lacordaire, retourne notre devise. Nous avions écrit : *Dieu et liberté;* maintenant il écrit : *Liberté et Dieu.*

de ses supérieurs ecclésiastiques, qui tous le poussaient à la prédication.

Le collége Stanislas, témoin de son premier succès oratoire, lui ouvrit de nouveau sa chapelle.

Ceux qui assistèrent aux conférences de l'ancien rédacteur de l'*Avenir* furent transportés d'admiration. Son éloge retentit d'un bout de Paris à l'autre. Bientôt la chapelle du collége ne fut plus assez grande ; elle ne pouvait contenir la foule immense qui accourait aux sermons de Lacordaire.

Le pouvoir soupçonneux manifesta des craintes.

Il envoya des hommes à lui pour entendre les discours du prédicateur, et les chargea d'en faire l'analyse. Nous ne

savons quel esprit de malveillance dicta les rapports ; mais le ministre défendit tout à coup les conférences, sous prétexte qu'elles étaient entachées de libéralisme.

En vain M. de Quélen essaya de justifier Lacordaire. On lui répondit assez brutalement :

— Faites-le prêcher, si bon vous semble, à Notre-Dame ; il ne faut pas qu'on nous gâte la jeunesse des colléges.

Prenant le ministre au mot, l'archevêque engagea l'abbé Lacordaire à prêcher le carême de 1835 dans l'église métropolitaine.

Cédant tout à la fois au charme de la parole de l'orateur et à l'esprit d'opposition toujours si vivace en France, la mul-

titude se porta beaucoup plus encore à la cathédrale qu'elle ne s'était portée au collége Stanislas.

Les écoles descendaient en masse de la montagne Sainte-Geneviève.

Tout ce qu'il y avait à Paris d'hommes distingués, d'artistes éminents, se joignit à cette jeunesse enthousiaste.

Lacordaire eut la gloire de faire naître la réaction religieuse, qui succède aujourd'hui à l'indifférence, gagne peu à peu toutes les classes et pénètre jusqu'au cœur de la bourgeoisie pour y tuer le chauvinisme voltairien.

C'est un orateur providentiel.

Il s'inspire du siècle même ; il en étudie tous les goûts, toutes les impressions. tous les sentiments, et, disons-le, tous les

défauts, pour mieux le subjuguer ensuite par l'idée chrétienne.

Lacordaire tient son auditoire entre ses mains et le pétrit comme une cire molle.

Jamais improvisateur plus puissant n'a su rendre l'attention captive. Sa phrase éclate à l'improviste, et le trait pétille, vif, hardi, sans cesser d'être grave et solennel. Il semble que de l'âme de ceux qui l'écoutent à son âme monte une aspiration sympathique, une sorte de fluide lumineux dont les rayons l'éclairent, et lui montrent les fibres à émouvoir, les élans à exciter, les doutes à détruire.

Sa voix onctueuse et tendre passe tout à coup aux accents énergiques

Il sait au besoin faire vibrer les cordes de l'ironie.

Parole, geste, regard ont chez Lacordaire cette affinité merveilleuse qui triple l'effet de l'éloquence et lui donne son plus triomphant prestige.

On a dit qu'il était un prédicateur romantique. Effectivement, comme Victor Hugo notre grand poëte, il possède au plus haut point le génie de l'antithèse. Il a le tour original, la phrase pittoresque, le mot imprévu. Son imagination est brillante et pompeuse; il sait colorer la période et lui donner de l'éclat sans rien lui enlever de sa force.

En un mot, c'est l'orateur qu'il fallait pour séduire d'abord et convaincre en-

suite une jeunesse excitée par nos luttes littéraires, et que la forme méthodique et froide de l'ancienne éloquence religieuse eût laissée probablement inattentive.

Le gouvernement n'osa plus persécuter les conférences.

Elles se renouvelèrent avec un succès plus grand encore au carême de 1836.

« On sait, dit le biographe compatriote du prédicateur, qu'à la fin de ces conférences qui allaient s'interrompre, la paternelle émotion de M. de Quélen répandit ses adieux et ses bénédictions sur le départ de l'abbé Lacordaire, en le nommant un *prophète nouveau.*

« L'abbé Lacordaire allait une seconde fois à Rome, non plus comme

suppliant et accusé, mais comme un enfant de grâce et de bénédiction [1]. »

Nos lecteurs doivent se rappeler que nous avons donné l'ambition pour cause à la révolte de M. de Lamennais contre le saint-siége. Il voulait le chapeau de cardinal, ce n'est plus aujourd'hui un mystère. Ne pouvant obtenir la pourpre romaine, il se coiffa du bonnet rouge.

Des sentiments plus nobles et plus délicats guidaient l'abbé Lacordaire.

La porte qui mène aux dignités ecclésiastiques s'ouvrait devant lui toute grande. M. de Quélen le comblait d'éloges ; l'estime et l'affection de la cour papale lui étaient acquises. On lui pro-

[1] Notice, M. P. Lorrain, page 46.

posa de se fixer à Rome et d'accepter à *Saint-Louis-des-Français* des fonctions qui pouvaient ensuite le mener à tout.

Mais l'humble prêtre, au lieu de monter, voulut descendre.

Les cardinaux lui offraient un logement dans leur palais, il déclina cet honneur et choisit pour retraite le couvent dominicain de la Minerve.

Son voyage à Rome n'avait pas eu d'autre but que celui d'approfondir la règle de cet ordre, destiné, comme chacun le sait, à l'exercice de la prédication.

Il repassa les Alpes, invité par l'évêque de Metz à venir prêcher dans sa cathédrale.

Cinq mois durant, il électrisa la jeu-

nesse ardente des écoles militaires. Ce fut un triomphe impossible à peindre.

En Lorraine, le nom de Lacordaire est synonyme de saint et d'apôtre.

M. de Quélen obtint du grand prédicateur qu'il se montrerait encore une fois à Notre-Dame, avant de retourner en Italie s'enfermer dans le couvent de la Minerve, où il devait prendre l'habit de novice.

Un jeune saint-simonien, nommé Requédat, touché par les conférences, pria Lacordaire de lui permettre de le suivre à Rome.

Ils prononcèrent ensemble leurs vœux, le 6 avril 1840, après trois années de noviciat.

Ce premier disciple de l'apôtre, ce

cher noyau de son ordre, qui devait l'aider à vaincre les obstacles suscités de nos jours contre les fondations monastiques, mourut à dix lieues de Rome, au moment où il le ramenait en France avec lui.

Lacordaire pleura longtemps ce frère bien-aimé.

Six mois après, lorsqu'il disait la messe pour le repos de l'âme du défunt, des larmes ruisselaient encore le long de ses joues et tombaient dans le calice

Chacun peut se rappeler quel effet de saisissement et d'admiration remua l'auditoire de la métropole, quand on vit le dominicain paraître en chaire avec sa large tonsure et sa robe de laine blanche.

L'avez-vous entendu, nos maîtres?

Étiez-vous là, quand ce moine sublime nous parlait du christianisme et de la patrie?

« Au XVIIIe siècle, disait Lacordaire, on attaqua la religion par le rire. Le rire passa des philosophes aux gens de cour, des académies dans les salons. Il atteignit les marches du trône. On le vit sur les lèvres du prêtre; il prit place au sanctuaire du foyer domestique, entre la mère et les enfants. Et de quoi donc, grand Dieu! de quoi riaient-ils tous? Ils riaient de Jésus-Christ et de l'Évangile! »

Maintenant, écoutez; voici comme il parle de la patrie et de la France.

« La France avait trahi son histoire et sa mission; Dieu pouvait la laisser périr comme tant d'autres peuples déchus de leur prédestination, il ne le voulut point. Il résolut de la sauver par une expiation aussi magnifique que

son crime avait été grand. La royauté était avilie : Dieu lui rendit sa majesté, il la releva sur l'échafaud. La noblesse était avilie : Dieu lui rendit sa dignité, il la releva dans l'exil. Le clergé était avili : Dieu lui rendit le respect et l'admiration des peuples, il le releva dans la spoliation, la misère et la mort. La fortune de la France était avilie : Dieu lui rendit la gloire, il la releva sur les champs de bataille. La papauté avait été abaissée aux yeux des peuples : Dieu lui rendit sa divine auréole, il la releva par la France. Un jour, les portes de cette basilique s'ouvrirent; un soldat parut sur le seuil, entouré de généraux et suivi de vingt victoires. Où va-t-il? Il entre, il traverse lentement cette nef, il monte vers le sanctuaire, le voilà devant l'autel. Qu'y vient-il faire, lui, l'enfant d'une génération qui a ri du Christ? Il vient se prosterner devant le vicaire du Christ, et lui demander de bénir ses mains, afin que le sceptre n'y soit pas trop pesant à côté de l'épée; il vient courber sa tête militaire devant le vieillard du Vatican, et confesser à tous que la gloire ne suf-

fit pas, sans la religion, pour sacrer un empereur. »

A partir de cette époque, le révérend père Lacordaire se montre infatigable.

Son zèle et son ardeur enfantent des prodiges.

Douze prosélytes sont envoyés à Rome à la maison de noviciat ; l'apôtre franchit une quatrième fois les Alpes pour leur porter des consolations et du courage. Puis, sans reculer devant une route de quatre cents lieues, il accourt à Bordeaux afin d'y prêcher pendant la période quadragésimale.

De Bordeaux il vole à Nancy, où il prononce une magnifique oraison funèbre du général Drouot

Notre-Dame le revoit en 1843; il y retrouve la même foule, le même enthousiasme.

Appelé à Grenoble, à Lyon, à Strasbourg, à Liége, il laisse partout la semence divine. Jamais il ne se fatigue, jamais l'improvisation ne lui fait défaut.

Dieu l'éclaire et l'inspire.

Un jour, M. Villiaumé, auteur d'une *Histoire de la Révolution*, passablement rouge, mais remarquable comme exactitude, arrive de Lorraine et fait lire à M. de Lamennais quelques chapitres de cette histoire.

C'était un des auditeurs les plus assidus de Lacordaire à la cathédrale de Nancy.

Encore sous l'impression de cette parole éloquente, il dit à Lamennais :

— Que pensez-vous de votre ancien collaborateur?

— Je pense, répond Lamennais, que c'est un ambitieux.

— Par exemple ! y songez-vous? murmure le jeune écrivain scandalisé.

— C'est un ambitieux, vous dis-je! Quand on se fait moine, on s'enterre sous les voûtes d'un cloître, et tout est dit.

Voilà où M. de Lamennais en était venu dans ses jugements sur l'apostolat et sur le zèle chrétien. *Armscharpands et Darvands* n'avaient pas le suc-

cès des *Conférences;* le public se montrait, en vérité, bien injuste.

A Nancy, le célèbre dominicain jeta les fondements de sa pauvre communauté.

Un noble de la ville, M. de Saint-Beaussand, prit l'habit de novice. Il fit donation de son hôtel au révérend père Lacordaire. Cet hôtel fut à l'instant même divisé en cellules et devint le premier monastère de l'ordre en France.

M. de Saint-Beaussand est mort, il y a quelques années, sous l'habit de Saint-Dominique.

A Nancy, Lacordaire eut des admirateurs passionnés et d'impitoyables détracteurs. Un journal radical, le *Pa-*

triote, prenait à tâche de l'insulter chaque jour et de le calomnier dans sa feuille.

Les frères dominicains se plaignirent aux tribunaux, en l'absence de leur supérieur; mais Lacordaire, prévenu du fait, leur commanda de retirer la plainte, appuyant son injonction de ces paroles remarquables :

« N'attaquons personne, défendons-nous par nos œuvres. »

Le *Patriote* [1] échappa, grâce à lui, à une condamnation judiciaire certaine.

[1] Ce journal fut rédigé plus tard par le mari de madame Clémence Lalire, bas-bleu connu. L'ancien rédacteur, ennemi de Lacordaire, est tombé dans l'indigence la plus profonde. Il gagne à peine deux francs par jour comme ouvrier typographe.

En 1830, les habitants de Nancy avaient chassé honteusement leur évêque. Depuis, il fut impossible d'obtenir d'eux que le prélat fût réinstallé sur son trône épiscopal.

M. de Forbin-Janson mourut loin de son diocèse.

Or, au milieu des passions et des rancunes mal éteintes, à Nancy même, dans cette cathédrale d'où l'évêque avait été expulsé. Lacordaire prononça le panégyrique de l'évêque.

Il osa dire aux ouailles rebelles quelles étaient les vertus du pasteur.

On n'entendit aucun murmure, aucune plainte. Nancy courba la tête et pleura ses torts.

Le révérend père Lacordaire avait

conquis en Lorraine toute la jeunesse intelligente.

Nous avons connu un poëte nancéien, qui, chaque jour, servait la messe de l'apôtre, bravant avec une intrépidité rare les épigrammes du *Patriote*, et mettant le respect humain sous ses pieds.

Ce poëte, ce chrétien courageux se nommait Désiré Carrière.

Lamartine et Alfred de Musset l'ont connu comme nous. Ils peuvent dire si le talent ne grandit pas au pied de la croix [1]

[1] M. Désiré Carrière est mort, voici bientôt un an. Nous sommes heureux de rendre hommage à sa mémoire. Marié dans notre ville natale même, à Mirecourt, il y donna l'exemple des plus héroïques vertus chrétiennes. Huit mille personnes, accourues de toutes les

A Nancy, le couvent des dominicains est situé rue Sainte-Anne, derrière la cathédrale. On raconte que le père Lacordaire habitait la cellule la plus noire et la plus humide. Il aimait cette pauvre retraite; il la soignait avec une attention extrême.

Chez lui jamais de poussière, jamais de papier brûlé.

Ses livres sont classés avec une symétrie parfaite. Le canif, l'écritoire, la règle se trouvent toujours disposés sur la table de la même façon. Quelquefois il s'interrompt dans l'entretien le plus sé-

communes environnantes, assistèrent à son convoi. Les œuvres du poëte vont être publiées par sa veuve; celles du chrétien restent dans tous les souvenirs et dans tous les cœurs.

rieux pour aller ranger un objet quelconque.

Tout ce qui n'est pas à sa place le chagrine.

Dans la cour du couvent de Nancy, où il se promenait, un quart d'heure avant de parler à la distribution de prix du collége, méditant et préparant sa harangue, on l'a vu ramasser de petits morceaux de bois et les mettre dans le pan relevé de son scapulaire, pour aller ensuite les déposer au bûcher.

C'est l'ami de l'ordre par excellence.

L'esprit de méthode est un des traits les plus saillants de sa nature ; il le porte partout, dans les choses physiques et dans les choses morales.

Il est loin d'être sévère, et pourtant il n'y a pas d'exemple qu'un de ses moines lui ait refusé obéissance

Constamment il leur donne des exemples de modestie, d'humilité, d'abnégation. Qu'un étranger vienne loger au monastère , il s'occupera lui-même de balayer la chambre de son hôte et de lui dresser un lit.

Sa conversation a beaucoup de grâce. Il s'exprime en termes de choix, avec une incomparable douceur. Tout ce qu'il y avait de pétulance et de vivacité dans son caractère a été vaincu par la volonté chrétienne.

Ce calme, néanmoins, et cette douceur ne nuisent en rien à son esprit.

Ses répliques ont parfois une originalité charmante.

— Eh! s'écriait-il, en réponse à un tableau très-sombre qu'on lui faisait de notre société moderne, pourquoi se récrier ainsi contre le monde? Il a du bon, je vous assure : c'est une caverne d'honnêtes gens.

Une autre fois, après une longue dissertation sur l'éloquence, il se résuma par ces mots :

— Ne donnez pas de la pioche ici et là; creusez toujours à la même place, approfondissez, et vous serez orateur. Qu'est-ce qu'un orateur? C'est un homme qui fait un trou.

Le révérend père Lacordaire a écrit quelques articles dans l'*Ère nouvelle;* mais, depuis dix ans, il s'occupe surtout de prédication, et voyage d'une extrémité de la France à l'autre pour y établir des maisons de son ordre.

Outre le couvent de Lorraine, il en a fondé un dans la Charente et un troisième à Paris, sans parler de la maison de noviciat, transportée à Flavigny, petite ville du département de la Côte-d'Or.

En 1850, il fut nommé par le saint-père provincial des dominicains en France.

Au bout de trois ans d'exercice de cette charge, on voulut l'élever à la di-

gnité de général de l'ordre, et le fixer à tout jamais en Italie ; mais Lacordaire supplia le pape de le laisser fonder un tiers-ordre, destiné à l'enseignement, et le père Jandel, un des moines de Nancy. fut promu au généralat.

Deux maisons du tiers-ordre sont aujourd'hui créées par le célèbre dominicain, l'une à Oullins, près de Lyon, l'autre à Sorèze, dans la Garonne.

Il faut ici revenir sur nos pas et raconter quelques détails de l'histoire du révérend père Lacordaire en 1848.

Comme tous les esprits sages, comme tous les cœurs droits, il pensa qu'on devait accepter le nouvel état de choses

franchement, loyalement, sans détour étudier les allures des gouvernants et les voir à l'œuvre.

Or, ces messieurs de la république frémirent en voyant porter le dominicain aux élections de la Seine.

Ils craignaient qu'un autre abbé Maury ne régnât sur la nouvelle Constituante.

Sans plus de retard, une notice biographique, très-économe de louanges, mais très-riche en insinuations perfides, est distribuée aux électeurs [1]. On invite Lacordaire à se rendre au club;

[1] Cette biographie était anonyme. L'auteur signait hardiment . *Un vieux montagnard.*

on l'interpelle, on veut l'intimider, on lui crie :

— Vous êtes monarchique !

— Expliquez un peu votre *Lettre au Saint-Siége !*

— Tirez-vous de là, révérend père !

— C'est facile, messieurs, répond le candidat. Je ne suis point un républicain de la veille, je suis un républicain d'aujourd'hui.

Tous les rieurs se mirent du côté du moine. On ne put réussir à lui enlever un seul vote.

Paris le nomma trois jours après[1].

[1] Lacordaire ne parut qu'une seule fois à la Cham-

Le dernier discours de Lacordaire est le discours sur la *Grandeur de l'homme*; il le prononça dans la chaire de Saint-Roch, en 1852, et toucha la question des écoles libres, ce qui occasionna quelques plaintes du ministère, adressées à monseigneur Sibour.

Beaucoup de journalistes avaient arrangé la conférence du dominicain, de manière à la rendre méconnaissable et à la métamorphoser en pamphlet.

L'archevêque n'eut aucune peine à justifier l'orateur.

Il envoya tout simplement au ministre

bre. Forcé par la règle de son ordre de conserver toujours son costume, il craignit de l'exposer dans les luttes parlementaires et donna sa démission.

le discours sténographié dans l'église même, au moment où Lacordaire le prononçait.

Néanmoins le bruit courut que l'illustre moine était en prison.

Deux cents lettres lui arrivèrent de tous les coins de la France : il fut obligé de prendre la presse pour secrétaire intime et de la charger de répondre à toutes ces correspondances inquiètes.

« Ma tête est sur mes épaules, écrivit-il en plaisantant; je suis libre, et je prêche quand bon me semble. »

Lacordaire, depuis ses anciennes luttes de journaliste, éprouve une ré-

pugnance visible, lorsqu'il s'agit de soutenir une polémique et d'occuper de lui l'opinion.

Tout récemment, M. Louis Veuillot, cet intrépide pourfendeur de l'*Univers*, qui a des idées diamétralement opposées à celles du dominicain, le força de descendre dans la lice au sujet de l'inquisition.

Il lui jeta M. Jules Morel entre les jambes.

Aux yeux du grand inquisiteur Veuillot, Lacordaire n'a pas l'*auto-da-fé* en suffisante estime, et professe pour le *san-bénito* une admiration beaucoup trop restreinte.

Cette question du saint-office, renou-

velée si judicieusement de nos jours, prouve qu'il y a chez M. Louis Veuillot un esprit d'à-propos tout à fait recommandable, un tact exquis, une finesse d'aperçus vraiment digne d'éloges

Nous retrouverons bientôt M. Veuillot sur le champ de bataille biographique.

Au moment de clore cette courte et trop imparfaite histoire de l'éloquent prédicateur, nous demandons pour notre plume profane indulgence e pardon.

Peut-être n'appartenait-il pas à un homme du monde, à un écrivain que bien des gens accusent d'être superficiel et léger, de peindre cette vie si pure. Nous sommes resté nécessaire-

ment au-dessous de notre sujet. Mais si l'admiration la plus profonde et le respect le plus absolu peuvent racheter l'impuissance, nous déposons aux pieds du fils de saint Dominique notre respect et notre admiration.

Lorsque vous traverserez la rue de Vaugirard, frappez à la porte de l'ancien couvent des carmes ; entrez et faites-vous conduire à la cellule du révérend père Lacordaire.

Vous trouverez ce courageux champion de l'Église militante entre quatre murailles nues et froides.

Il porte, comme le dernier de ses moines, la chemise et la tunique de laine.

Une chaise, une table en bois blanc, voilà tout son mobilier.

Cherchez son lit, vous apercevrez une planche.

A trois heures du matin, chaque jour, il se lève au son de la cloche, pour aller à la chapelle psalmodier matines.

La règle ne l'a jamais trouvé en défaut dans l'observance de ses points les plus austères. D'un bout de l'année à l'autre il fait maigre; il jeûne depuis le 14 septembre, jour de l'exaltation de la sainte Croix, jusqu'à Pâques.

Sur son beau visage règne une paix inaltérable. Il y a dans son sourire quelque chose de céleste et dans ses

yeux un rayonnement de bonheur. C'est la nature angélique et chaste dans toute son essence radieuse. Ses discours, son geste, sa démarche respirent la simplicité évangélique la plus naïve et la plus sincère.

Comparez ce noble front d'apôtre à la figure sinistre de M. de Lamennais, et dites où est le calme, où est la sérénité, où est la conscience

FIN.

NOTE SUR L'AUTOGRAPHIE.

Un jeune confrère en littérature, M. Delaage, a bien voulu permettre à nos éditeurs de reproduire en fac-simile la lettre ci-contre, qui lui a été adressée, au sujet de l'envoi d'un de ses livres. M. Delaage est un écrivain religieux très-estimé du révérend père Lacordaire.

, novembre 18.50.

- vous venir de m'adresser, je

premier moment de loisir, car je ne

isez utiles aux âmes qui ne sont

de Dieu.

remerciements l'expression de mes

Dominique Lacordaire,

des Fr. Prêch.

Paris

Monsieur,

Je vous remercie du nouvel écrit

ai pu encore lire ; je le ferai à m

pas que vous n'y ayez semé bien d

ces éclaircies avec la vision de la l

Veuillez agréer, Monsieur, avec

mes sentiments distingués.

Fr. Hen

Pro

LES CONFESSIONS

DE

MARION DELORME

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Le roman moderne a failli à sa tâche. Au lieu d'organiser et d'instruire, il a, sur toute la ligne, accompli une mission de bouleversement et de mensonge. Parmi ces innombrables volumes jetés, depuis vingt ans, en pâture à la foule, trouvez une œuvre consciencieuse, un livre écrit à la fois pour l'esprit et pour le cœur, qui vous instruise en même temps qu'il vous amuse, et laisse en vous quelques idées fécondes.

Cette œuvre, on la cherchera vainement dans le bagage de nos faiseurs; ce livre, ils ne l'ont pas écrit, ils ne l'écriront jamais.

Donc, c'est à une autre génération littéraire qu'il appartient de réhabiliter la muse du roman. M. Eugène de Mirecourt est à la tête de ces courageux littérateurs qui veu-

lent une renaissance et qui consacrent leurs efforts à l'accomplir. Son livre des *Confessions de Marion Delorme* a su joindre à l'intérêt soutenu du récit l'étude sérieuse de l'histoire. Le respect des traditions et des chroniques, la peinture de caractères la plus expressive et la plus fidèle sont les traits distinctifs de cet ouvrage. Tout un règne se développe aux yeux du lecteur avec les péripéties saisissantes qu'il a fait naître, avec les épisodes gracieux ou terribles dont les mémoires du temps ont gardé la trace. Autour de Marion Delorme, et dans le cadre dont l'auteur a fait choix, resplendissent les grandes figures historiques du cardinal de Richelieu, de Louis XIII, d'Anne d'Autriche, de Buckingham, de Mme de Chevreuse, de Bassompierre et de cent autres. Le drame et la comédie se donnent la main dans ces pages curieuses. Tout l'esprit de l'époque s'y résume. On y retrouve les traditions véritables, les détails authentiques, les piquantes anecdotes, les scènes intimes, les mœurs, les coutumes et le langage du siècle. Tout est reproduit dans cette forme si colorée, si attrayante, et avec ce style simple, élégant et

remplis de verve, qui caractérisent les œuvres de M. Eugène de Mirecourt.

Nous avons acquis de l'auteur des *Contemporains* et de M. Gabriel Roux, son ancien éditeur, le droit d'illustrer les *Confessions de Marion Delorme*, et la publication par livraisons nous a paru la plus convenable pour éditer ce livre.

La première livraison paraîtra le 31 juillet 1855.

Conditions de la souscription :

Les *Confessions de Marion Delorme*, par Eugène de Mirecourt, formeront 2 volumes grand in-8° jésus.

20 gravures sur *acier* et sur *bois*, tirées à part, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 *centimes*.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 *pages de texte*. Les gravures seront données en sus.

Une ou deux livraisons par semaine.

L'ouvrage complet 15 francs.

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, EDITEUR,

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15,

Et chez tous les libraires de la France et de l'étranger.

RACHEL

Paris. — Typ. Lacour, rue Soufflot, 18



RACHEL

LES CONTEMPORAINS

RACHEL

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

RACHEL

Le 24 mars 1820, dans une misérable auberge de la Suisse, Esther Haya, femme d'un colporteur juif, appelé Félix, mit au jour un enfant du sexe féminin, qui reçut les noms d'Élisabeth Rachel. On ne consigna régulièrement cette naissance sur aucun registre civil

ou religieux. Il en résulte que la sublime tragédienne dont l'Europe entière salue la gloire n'a pas même ce que le plus obscur des enfants du peuple a toujours, c'est-à-dire un acte qui constate son origine [1].

Pendant dix années consécutives, le père et la mère de Rachel voyagèrent en Suisse et en Allemagne.

Sans toit, sans pénates, n'ayant pas toujours du pain aux lèvres et traînant avec eux leur progéniture en haillons, ils couraient d'une foire à l'autre, pour y vendre ces mille objets indescriptibles

[1] Tout ce qu'on a pu retrouver est une note du bourgmestre d'Arau, canton d'Argovie, mentionnant qu'une femme qui colportait venait d'accoucher dans un village appelé Munf. Cette note ne contient aucune désignation de religion ni de famille.

qui composent la pacotille des juifs nomades.

Jamais, à aucune époque, mère de famille ne déploya pour vaincre le sort plus d'intrépidité que la femme du colporteur Félix.

A force de travail et de patience, elle réussit à abriter toute sa bohême à Lyon, dans une pauvre échoppe de marchande à la toilette.

Pendant qu'Esther Haya vendait ou échangeait des hardes, son mari donnait quelques leçons d'allemand; Sarah, l'aînée des petites juives, allait chanter dans les cafés, en s'accompagnant de la guitare, et sa sœur Rachel faisait la collecte autour des tables.

Vers 1830, ils prirent le chemin de

Paris, où les attendait une tout autre destinée.

Les anciens ont dit que la fortune était aveugle ; nous la croyons au contraire fort clairvoyante. Elle tient une bascule railleuse, au moyen de laquelle nous sommes portés de bas en haut et de haut en bas, presque toujours sans nous y attendre, et au plus grand amusement de la folâtre déesse.

Arrivés à Paris, les Félix vécurent d'abord à peu près comme à Lyon.

Rachel, devenue plus grande, chantait avec sa sœur à la porte des établissements publics, et rapportait, le soir, au taudis commun la recette de la journée.

Quelques flatteurs maladroits ont

voulu nier, pour faire leur cour à Hermione, ce détail pittoresque de son histoire, ignorant sans doute qu'elle a eu le bon esprit de le raconter elle-même.

Ce dut être pendant un épisode de cette vie errante que l'illustre fondateur de l'institution royale de musique religieuse, Étienne Choron, rencontra les deux jeunes filles et leur proposa de suivre sa classe.

Il rendit visite au père et à la mère. C'était Rachel surtout qu'il tenait à avoir pour élève. Sur ce front d'enfant, le vieillard avait aperçu le rayonnement d'une étoile.

— Comment vous appelez-vous, ma chère petite? lui demanda-t-il.

— Je me nomme Élisabeth Rachel monsieur.

— Rachel, murmura Choron, voilà qui sent l'Ancien Testament. Ce nom-là ne convient guère à la musique chrétienne.

— Il me reste celui d'Élisabeth, dit la jeune fille.

— D'accord ; mais le *beth* est de trop. Je vous inscrirai sous le nom d'Élisa. Présentez-vous demain à ma classe, et ne courez plus les rues. Je me charge de votre avenir.

Choron tint parole.

Au bout d'un mois, s'apercevant que l'organe métallique et nerveux de sa protégée la rendait propre à la déclamation plutôt qu'au chant, il alla lui-

nême la présenter à Pagnon Saint-Aulaire, qui formait des élèves pour la ragédie et la comédie, en dehors du Conservatoire.

Le vieux professeur accepta la jeune sraélite pour écolière.

Elle savait à peine lire; son nouveau naître lui donna des leçons tout à fait aternelles.

Quatre années durant, il remua ce errain sans culture, et y sema cette moisson de gloire et d'or que l'ex-bohémienne des carrefours de Lyon recueille aujourd'hui.

Les rôles d'*Hermione*, d'*Iphigénie* et e *Marie Stuart* furent implantés par int-Aulaire dans le cerveau de son ève, mot par mot, hémistiche par

hémistiche, intonation par intonation.

C'était entre lui et la jeune fille une lutte perpétuelle.

Élisa préférait apprendre la Dorine de *Tartufe*, la Philaminte des *Femmes savantes*, ou la Lisette des *Folies amoureuses*. Elle traitait de radoteurs tous ceux qui essayaient de lui prouver que le genre tragique seul était en raison de la puissance de sa voix et de son geste.

Ce goût singulier de la grande artiste pour la comédie existe encore.

Elle est dans le ravissement, lorsqu'elle peut jouer, soit à l'Odéon, soit dans quelque théâtre de société, les rôles de Dorine et de Marinette [1], où

[1] Elle a même osé, le 1er juillet 1844, aborder ce dernier rôle sur la scène où elle joue Phèdre.

chacun s'accorde à la trouver médiocre.

Un jour, M. Védel, caissier du Théâtre-Français, reçut à son bureau la visite d'une débutante, qui le supplia de venir l'entendre à la salle Molière[1].

— Que jouerez-vous, mon enfant? lui demanda-t-il.

— La soubrette du *Philosophe marié.*

— Sera-ce tout ?

— Non, je commencerai par le rôle d'*Hermione.* Mais je n'y suis pas bonne; venez seulement pour l'autre pièce.

Comme tous ceux qui apercevaient la jeune Félix pour la première fois, M. Védel remarqua le caractère expres-

[1]Rue Saint-Martin. Saint-Aulaire avait loué cette salle pour y exercer ses élèves.

sif de sa physionomie et la sonorité de son organe.

Il se décida, quoi qu'elle en eût dit, à la voir dans son rôle tragique.

Le soir même, il était à la salle Molière.

Après avoir écouté un acte d'*Andromaque*, il quitta vivement son avant-scène, prit un cabriolet, brûla le pavé jusqu'à la rue Richelieu, et ramena Jouslin de la salle[1] au théâtre où jouait Élisa.

— Voyez cette petite juive de quinze ans, lui dit-il. C'est une merveille.

On commençait le troisième acte Jouslin poussa des exclamations de surprise. Il n'avait jamais entendu décla

[1] Directeur de la Comédie Française.

›r le vers avec une netteté plus gran-
, un talent de diction plus admira-
e.

Quand Hermione se montra dans le *ıilosophe marié* sous un cotillon de ubrette, il se leva furieux, courut dans s coulisses et dit à Saint-Aulaire :

— Ah çà ! mais vous êtes fou !

— Pourquoi? demanda le professeur.

— Vous gâtez cette enfant par vos ts rôles de Destouches.

— Oui, je le sais. Que voulez-vous? btenir d'elle obéissance n'est pas chose cile; elle est têtue comme une mule ıdalouse.

— Eh! corbleu! cria Jouslin, dites à adame Félix de lui donner le fouet : le est d'âge encore à le recevoir.

Puis, riant aussitôt de sa colère, il pria le professeur de lui amener la jeune élève, quand elle ne serait plus en scène.

Un instant après Élisa parut.

— Mademoiselle, dit Jouslin, vous tenez à entrer au Conservatoire?

— Oh! monsieur, répondit-elle, c'est mon plus grand désir.

— Vous y entrerez. Je me fais fort de vous obtenir en outre un secours de six cents francs. Mais si vous avez le malheur de jouer à l'avenir un rôle de soubrette, un seul, c'est au ministre et à moi que vous aurez affaire.

Dès le lendemain, la jeune fille était admise au Conservatoire dans la classe de Michelot: c'était le 27 octobre 1836.

Peu de temps après, Jouslin fut éliminé de la Comédie-Française. Védel, qui lui succéda, battu tout d'abord en brèche par les sociétaires et perpétuellement occupé à se défendre contre leurs attaques, oublia le secours promis.

Les Félix avaient hâte d'exploiter le talent d'Élisa; leur pauvreté ne diminuait pas, et le nombre de leurs enfants augmentait beaucoup [1].

M. Poirson, directeur du Gymnase, assistant par hasard à une représentation de Chantereine, vit notre jeune tragédienne dans le rôle d'Ériphile.

[1] Ils en avaient alors cinq, dont quatre filles, Sarah, Rachel, Rébecca, Lia, et un garçon nommé Raphaël. Vers 1840, ils eurent une dernière fille qui porte le nom de Dinah.

Son admiration se traduisit par des offres sérieuses.

Depuis quelque temps les vaudevilles à l'eau de rose de M. Scribe ne faisaient plus que des recettes médiocres. Poirson voulait essayer d'un autre genre, afin d'empêcher la désertion complète du public. Il appela dans son cabinet l'Ériphile de la salle Chantereine ; elle accourut accompagnée de son père.

— Combien voulez-vous gagner, mademoiselle? demanda Poirson.

La jeune fille regarda l'auteur de ses jours, qui se hâta de répondre dans son idiome tudesque :

— *Nous falons teux mille vrancs, gomme un liard.*

— Vous valez mieux que cela, dit

Poirson. Je vous en donne trois mille, avec une augmentation annuelle du tiers de cette somme, si votre fille réussit à mon théâtre.

— *Drès pien! che signe dout te suite!* s'écria Félix père, émerveillé de cette bonne fortune.

— Il s'agit à présent de savoir le nom que mademoiselle prendra sur l'affiche, dit le directeur. Je ne veux à aucun prix de celui d'Élisa.

— Aimez-vous mieux le nom de Rachel? demanda la jeune fille. M. Choron me l'avait fait quitter lorsque j'étais son élève.

— Quelle sottise! Ma cuisinière s'appelle Élisa; tandis que Rachel... à la

bonne heure ! Gardez ce nom, ne le quittez plus.

L'administration du Gymnase commande le jour même une pièce capable de donner l'essor aux qualités dramatiques de sa nouvelle pensionnaire. En moins de trois semaines *la Vendéenne* de M. Paul Duport est écrite et mise à l'étude. On sonne toutes les fanfares de la presse pour amener le public à la première représentation. Le public arrive ; mais il accueille avec froideur la merveille qu'on lui présente. Rachel n'a pas l'ombre de succès.

Poirson se décourage, efface *la Vendéenne* de l'affiche, et dit :

— C'est un four !

Il plante là sa débutante, ou ne lui

donne plus que des rôles insignifiants.

Rachel court à la Comédie-Française. Elle demande à parler à M. Védel. Celui-ci, toujours en bataille avec les sociétaires, ne peut la recevoir; il laisse même une lettre qu'elle lui écrit sans réponse. D'un autre côté, Michelot, professeur de la jeune fille au Conservatoire, n'ayant qu'une foi très-médiocre dans le talent de cette élève, lui refuse en quelque sorte son patronage.

Désolée, suppliante, elle s'adresse à Provost[1], qui la toise des pieds à la tête, la juge solennellement d'un coup d'œil et lui dit :

—Vous n'êtes pas taillée pour la scène,

[1] Premier comique du Théâtre-Français.

ma chère. Allez sur le boulevard et vendez des bouquets !

La pauvre juive, abandonnée de tous, va frapper, en désespoir de cause, à la porte de Samson, l'éminent artiste, qui doit bientôt figurer dans notre galerie, au double titre d'auteur plein de goût et de finesse, et de comédien parfait.

Il suit les traces de Molière.

Samson écoute Rachel, et s'écrie :

—Bonté divine! si j'avais votre organe, quels miracles je voudrais accomplir !

— Eh bien ! dit Rachel, faites passer votre génie dans ma voix. Soyez mon maître.

A partir de ce jour, Samson dirige la jeune fille, et met sa vieille expérience au service du larynx merveilleux dont la

nature a doué mademoiselle Félix. Elle se montre beaucoup plus docile que chez Saint-Aulaire, abandonne sans rémission les soubrettes, n'étudie que les grands rôles tragiques, et se trouve assez forte, au bout de quelques mois, pour se montrer sur la scène française.

Védel obtient des sociétaires un court armistice.

Il en profite pour résilier l'engagement de Rachel au Gymnase, lui épargne les formalités de l'audition, celles des débuts, et l'attache au Théâtre-Français comme pensionnaire, à raison de quatre mille francs pour la première année. L'affiche annonce bientôt mademoiselle Rachel dans le rôle de Camille des *Horaces*.

Une chaleur tropicale brûle Paris.

Tout le monde est aux champs ou à la mer. Quand nous disons tout le monde, il faut entendre la société lettrée, artistique, intelligente.

Par hasard, néanmoins, le docteur Véron n'est pas parti.

Nous sommes heureux de pouvoir reproduire quelques lignes des *Mémoires* de cet excellent bourgeois. Il est plus spirituel et plus malin qu'on ne pense. Écoutez plutôt :

« Par une belle soirée d'été, le 12 juin 1838, cherchant l'ombre et la solitude, j'entrai vers huit ou neuf heures au Théâtre-Français. (La délicieuse épigramme!) On comptait quatre spectateurs à l'orchestre, je faisais le cinquième. Mes regards furent attirés sur la scène par une *physionomie* étrange, pleine d'expression, au front proéminent, à l'œil noir caché sous l'orbite, plein de feu. (Comme

ous écrivez bien, docteur!) Tout cela planté urun corps grêle, mais d'une certaine élégance e poses, de mouvements et d'attitudes. Une oix timbrée, sympathique, du plus heureux iapason, et, par-dessus tout, très-intelliente, rendit attentif mon esprit distrait et lus disposé à la paresse qu'à l'admiraon. (Allons donc! Été comme hiver, les ctrices ont toujours stimulé votre enthouasme.) Cette *physionomie* étrange, cet œil lein de feu, ce corps grêle, cette voix in-elligente, c'était Mlle Rachel : elle disait our son début le rôle de Camille dans orace.

« L'impression vive et profonde (Ah! oui, op vive et trop profonde!) que me causa 1 premier coup cette jeune tragédienne réeilla en moi de confus souvenirs.

« A force d'interroger ma mémoire, je me ppelai une *physionomie* singulière, jouant rôle de la Vendéenne au Gymnase; je me ppelai aussi une jeune fille pauvrement etue, chaussée grossièrement (Docteur! docur! il fallait lui acheter des bottines) qui,

interrogée devant moi dans les corridor d'une salle de spectacle sur ce qu'elle faisai répondit, à mon grand ébahissement d'un voix de basse-taille et du ton le plus sérieux « *Je poursuis mes études.* » Je retrouva dans Mlle Rachel cette *physionomie* singulièr du Gymnase (Décidément, votre rédaction beaucoup trop de physionomie, docteur !) « cette jeune fille pauvrement vêtue qui *pour suivait ses études.*

« Bien à plaindre ceux qui, dans les art ne savent ni abhorrer ni admirer : tableau statues, monuments, chanteurs ou cantatrice comédiens ou comédiennes, tragédiens (tragédiennes, j'abhorre ou j'admire. ((diable d'homme ! il a toujours donné da les extrêmes.) La jeune Rachel m'avait étonn son talent me passionna. Il me fallut au pl vite mettre la main sur mon ami Merle, do je partageais les goûts et les entraînemen littéraires, pour le contraindre à suivre l débuts de celle que j'appelais déjà mon pe prodige.

« — Cette enfant-là, disais-je, lorsque *i*

ouze ou quinze cents bons esprits qui font opinion publique à Paris l'auront entenue et jugée, sera la gloire et la fortune de Comédie-Française [1]. »

Qu'en pensez-vous? Notre délicieux faricant de *Mémoires* parle de la sorte ngtemps encore.

Et voyez la chance! admirez l'étoile e Rachel!

Il n'y a pas que lui Véron qui soit sté à Paris. Le feuilletoniste Merle est prêt à lui venir en aide, et Janin, qui urait cru? n'est point à Dieppe.

On annonce au docteur, toujours assis l'orchestre et couvant des yeux sa ère tragédienne, que le prince des

[1] *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, tome IV ges 196 et 197.

critiques se prélasse en haut sur un
van du foyer.

— Jupiter ! ô Jupiter ! s'écrie Vérc

Sans plus de retard, il s'élanc
monte l'escalier quatre à quatre, arri
et tombe sur Janin comme un ouraga

— Malheureux ! dit-il, vous n'êtes p
dans la salle !

— Non, répond le critique. Je dételes
les bains russes.

— Alors vous ignorez ce qui se pass

— Que se passe-t-il ?

— Duchesnois et Raucourt sont re
suscitées.

— Pourquoi faire ?

— Ne blasphémez pas ; suivez-moi !

— Où cela ?

— Dans une loge.

— Miséricorde ! et la chaleur ?

— Il n'y a pas de chaleur qui tienne.

Janin, pris au collet, se voit entraîné ır l'intrépide partisan de Rachel. Véron fait asseoir dans une loge de face et i dit, en parodiant un mot célèbre de Grèce antique :

« — Sue, mais écoute ! »

Et voilà comment la brillante renom-ée de Rachel prit naissance [1]. Admet-; un instant que le docteur Véron eût pas cherché, le 28 juin 1838, à *uf heures* du soir, *l'ombre* et la soli-

Janin publia sur elle un premier article dans les *ats.* Si l'on veut en croire le facétieux critique, rmione, en allant le remercier, lui aurait dit : *C'est que j'étais-t-au Gymnase l'an passé.* A quoi n aurait répondu avec un éclat de rire : *Je le sa-us!*

tude; supposez que Janin eût été
Dieppe et Merle à Trouville, bien ce
tainement personne au monde ne co
naîtrait Hermione ; les *douze ou quin
cents bons esprits qui font l'opini
publique* ne l'eussent ni entendue
jugée, et la célèbre tragédienne eût f
four comme au Gymnase.

C'est là ce que vous avez voulu pro
ver, n'est-ce pas, docteur ?

Donc, la France, l'Europe et l'univ
entier vous adressent aujourd'hui p
notre bouche tous les remerciemen
dont vous êtes digne.

Si Rachel, ingrate comme beauco
de filles d'Ève, a parfois oublié vos bi
faits, soyez généreux, docteur ; pard
nez-lui ! Ne vous vengez pas en rac

nt certaines petites anecdotes fort pi-
uantes sans doute, mais qui frisent le
candale, celle-ci par exemple :

« Dans ses moments de dépit et de colère
times (*Intimes!* y songez-vous, docteur?
ous êtes un fat!), Mlle Rachel montre par-
s la même intempérance de langage que
Thiers. Elle s'était prise, un jour, de que-
lle avec moi. (L'intimité mène si loin!) Je
tenais tête : j'entendis s'échapper de ses
res, à petit bruit, le mot *canaille!* On se
oncilia. (Peste! après un pareil mot?)

« — Tout cela est bel et bien, lui dis-je;
is vous m'avez apostrophé d'une de ces in-
es que personne ne s'était jamais permis
m'adresser; vous m'avez appelé *canaille!*

« — Plaignez-vous, me répondit-elle en
nt, ce n'est que depuis ce moment-là que
s êtes de la famille [1]. »

Mémoires d'un Bourgeois de Paris, tome IV,
e 234.

Ouf!... et l'on nous accuse, nous a
tres innocents biographes? Vous entend
comme les contemporains parlent d'eu
mêmes.

Rachel a fait de l'esprit à ses dépe
docteur, et aux dépens de ses proch

Quant à vous, si l'histoire que nc
venons de lire est une petite vengean
il nous semble que vous griffez un p
votre joue avec celle d'Hermione.

Enfin, passons!

Nous sommes charitable, et nous f
mons la porte aux commentaires.

Que le succès de Rachel soit dû
non aux personnages qui se flattent
l'avoir produit, il n'en est pas moin
constater que la jeune tragédienne, ap
avoir joué, deux mois durant, en p

sence de recettes plus que médiocres, amena tout à coup ces mêmes recettes à la somme énorme de deux mille écus

Elle fit gagner cent mille francs, en octobre, à la caisse du théâtre.

Ces finances entraient en partie dans la poche des sociétaires, mais ils n'en jetaient que des clameurs plus vives. A les entendre, on brûlait le théâtre ; on écrasait le genre comique sous le genre tragique, on sacrifiait tout à un engouement passager. « Mademoiselle Rachel, disaient-ils, finira par montrer des prétentions exorbitantes; elle nous enrichit pour mieux nous ruiner ensuite. »

Il y avait beaucoup de vrai dans ces récriminations et beaucoup de juste dans les plaintes.

Mais l'avénement de Rachel était un fait accompli. Son répertoire se composait déjà de plusieurs rôles magnifiques, dans lesquels le public la couvrait de bravos. Elle avait joué Camille des *Horaces*, Émilie de *Cinna*, Hermione d'*Andromaque*, Aménaïde de *Tancrède*, Ériphile d'*Iphigénie en Aulide* et Monime de *Mithridate*. Un septième rôle, qu'elle étudiait par les conseils de M. Védel, était attendu avec impatience. C'était le rôle de Roxane.

Le 23 novembre, l'affiche annonça *Bajazet*.

Beaucoup de journalistes entraien dans la querelle faite à l'administratior par les sociétaires et trouvaient le griefs de ceux-ci très-motivés. Janin lui

même se repentait d'avoir *fait* Rachel, comme Dieu se repentit jadis d'avoir fait l'homme. N'ayant pas la puissance d'appeler un déluge et de noyer la tragédienne, il résolut de la *démolir* (textuel) [1].

Avant le lever du rideau, les hostilités commencèrent

« — Vous allez voir une jolie chute ! s'écriait-on. — Lui faire jouer Roxane, quelle absurdité ! — Ce Védel n'a pas l'ombre de sens ! — Elle sera détestable ! — Dites atroce ! — On la sifflera ! — Nous la sifflerons ! »

[1] Ce ne fut pas la seule fois que le journalisme afficha de semblables prétentions. On se rappelle l'apparition de Mlle Maxime à la Comédie-Française. A en croire beaucoup d'articles, cette tragédienne était supérieure à Hermione.

Tous les échos du foyer répetaient ces phrases gracieuses.

Rachel parut en scène. On l'accueillit avec une froideur qui la déconcerta. Les romains du parterre, gagnés par l'ennemi, eurent d'un bout à l'autre de la pièce les mains affligées de mutisme. On chuchotait au fond des loges, on riait, on se plaisait à augmenter le trouble de la pauvre fille, qui réellement fut au-dessous d'elle-même.

— Ah ! pardieu, vous avez fait de la belle besogne ! cria Janin, du plus loin qu'il aperçut Védel. Carpentras ! mon cher, Carpentras !

Le lendemain, Rachel éplorée courut chez le dispensateur de sa gloire.

— Eh ! vous n'écoutez rien, lui dit-il,

vous n'en faites qu'à votre tête. Vous êtes mauvaise et vous resterez mauvaise dans Roxane !

Mais Janin comptait sans le public véritable, dont l'avis diffère quelquefois du sien. La seconde représentation de *Bajazet* fut un triomphe. A la troisième, on se battait aux portes de la Comédie-Française, et la quatrième fit monter le chiffre de la recette à plus de six mille francs.

Janin faillit en avoir une attaque d'apoplexie foudroyante.

Cette fois, les quinze cents bons esprits ne réussirent pas à faire l'opinion.

Mademoiselle Rachel était victorieuse sur toute la ligne. Une pluie de fleurs et de couronnes lui tombait, à chaque représen-

tation, des avant-scènes et des loges.

Un soir, elle emporta dans sa robe dix à douze des plus gros bouquets et vint les déposer aux genoux de Provost, en disant :

— Voulez-vous m'en acheter, puisque vous m'avez conseillé d'en vendre?

— Allons, allons, méchante, embrassez le faux prophète, et ne lui gardez plus rancune! répondit le spirituel comédien.

Cet hiver de 1838 à 1839 fut pour l'heureuse juive une ovation perpétuelle.

La haute société de Paris la comblait de caresses et de prévenances; elle était accueillie dans les salons les plus en

vogue, et les femmes de ministres l'honoraient de leur intimité.

Madame Duchâtel nè pouvait plus vivre sans Hermione.

Il y avait alors à l'Abbaye-aux-Bois un cercle moitié mondain, moitié mystique, dont la vieille madame Récamier se trouvait être la reine. On voyait là beaucoup de débris de la restauration mêlés aux ruines de l'empire, nombre de comtesses dévotes, cinq ou six bas-bleus catholiques, des prêtres, des archevêques, et M. de Chateaubriand.

Tout ce monde fit des avances à mademoiselle Rachel.

Quelques tentatives de conversion eurent lieu. Le baptême de la grande ca-

trice à Notre-Dame eût été pour l'Église une touchante cérémonie.

Hermione se laissa prêcher, cajoler, dorloter, sans avoir le moindre désir de se faire chrétienne. Elle étudia, sous l'inspiration de ses hôtes illustres, le rôle de Pauline dans *Polyeucte*, et prononça devant eux son JE CROIS! avec un accent qui donnait le plus bel espoir; mais, hélas! elle sortit du cénacle de la rue de Sèvres aussi juive qu'elle y était entrée.

Ses exigences à la Comédie-Française, ainsi que l'avaient prévu les sociétaires, croissaient de jour en jour.

Engagée à quatre mille francs, elle en demanda bientôt le double, et, d'augmentation en augmentation, elle ar-

a au chiffre de vingt mille francs de
e avant la fin de 1840, ce qui repré-
tait, en y joignant les feux et les gra-
cations, une somme de soixante mille
ncs par an, c'est-à-dire un tiers de
s que ne touchait mademoiselle Mars.
es conquêtes de Rachel sur la caisse
devaient pas rester en si beau che-
.

on frère et ses sœurs avaient pris
 au théâtre. Il fallut tour à tour
 engager avec des appointements
nêtes. Sarah, Rébecca, Raphaël,
 que Dinah, qui jouait dans *le
ade imaginaire* le rôle de la pe-
fille menacée du fouet par Argan,
rgeaient en même temps que leur
.

On ne disait plus : « Allons à la Co
médie-Française ; » on disait : « Allon
à la synagogue. »

Les juifs, du reste, envahissent,
nos jours, bien d'autres positions
d'autres carrières. Un homme d'infi
ment d'esprit s'écriait dernièrement d
vant nous :

— Une seule chose m'étonne, c'
qu'un juif ne soit pas archevêque
Paris !

Après la question de l'engagement
ses proches, vint pour Rachel la qu
tion des congés. Elle demanda t
mois d'abord, puis elle en exigea dav
tage [1].

[1] Son premier congé lui fut accordé en 1840.
se rendit à Lyon, où les échevins lui décernèr

l'heure où nous écrivons, elle a
'ante-deux mille francs de fixe, pour
r deux fois la semaine pendant six
seulement. Elle touche dix francs
eux par représentation. Ces feux s'é-
nt à cinq cents francs, s'il lui con-
de jouer une fois de plus telle ou
semaine, et ses congés, l'un dans
re, lui rapportent chacun près de
mille écus. Bref, elle gagne, année
inte, de trois cent cinquante à qua-
ent mille francs.

st un denier fort respectable. Notre
seul a pu donner à la gloire le
eau de Rothschild.

couronne dont nous avons parlé dans la bio-
de Pierre Dupont. Cette couronne était d'or
et représentait une valeur de six à sept mille

Et tu vivais, ô vieux Corneille, a
une pension de deux mille livres!

Hermione est juive dans toute l'ext
sion de rapacité métallique ordina
ment attribuée à ce mot. L'or, toujo
l'or, voilà sa devise. Il lui en faut, c
une des conditions nécessaires à
existence. Au-dessus du sac d'écus,
rouleau de louis, du diamant et de
pierre précieuse, mademoiselle Félix
voit plus rien.

Il y a dix-huit mois environ, les mé
cins, la voyant attaquée d'une maladi
langueur, cherchaient une distraction
remède, quelque chose enfin qui pû
faire sortir de l'atonie générale où
se trouvait. Tous leurs efforts, to

s tentatives demeuraient sans ré-
nt.

élix père eut alors une idée triom-
nte : il apporta la cassette à l'or et
bijoux.

n place devant Rachel cette cassette
rte ; elle y plonge rapidement les
s. Sa bouche s'entr'ouvre et frémit
laisir, ses yeux se raniment, ses
se colorent. Elle fait ruisseler en-
es doigts les pièces brillantes, elle
les bracelets, les bagues, les col-
elle sourit à l'éclat des pierres pré-
es. L'instinct de coquetterie de la
e se trouve pour quelque chose
sa joie; mais la juive surtout, la
est aux anges.

Les médecins, à chaque nouvelle
teinte de la maladie, renouvelèrent l'
plication de ce remède vainqueur.
chel fut guérie.

Le 15 mai 1840, elle joua pour la p
mière fois le rôle de Pauline dans
lyeucte. Elle aborda, le 22 décembre
la même année, celui de Marie Stu
et le public ne tarda pas à l'appla
dans la Chimène du *Cid*[1].

[1] La place nous manque pour donner la liste con
de ses rôles. Outre ceux que nous avons déjà cités,
les principaux de l'ancien répertoire : Esther (28 f
1839); Laodie de *Nicomède* (9 avril); Ariane (7 mai
Bérénice (6 janvier 1844); Electre dans *Oreste*
cembre 1845); Athalie (5 avril 1847). Les rôl
nouveau répertoire sont : la Frédégonde de M
mercier (5 novembre 1842); la Judith de Mme
rardin (24 avril 1843); la Virginie de M. Latour
Ybars (5 avril 1845); la Jeanne d'Arc de M. Sou
avril 1846); la Lucrèce de Ponsard (24 mars 18

Mais son plus admirable et son plus ·latant succès fut le rôle de Phèdre.

A aucune époque les annales dramaques n'ont enregistré pareil triomphe. ı parterre aux combles la salle frissonit. La terreur, la passion, la frénésie l'amour étaient excitées, rendues avec e vérité sinistre, une verve effrayante, e puissance à confondre. On n'applaussait pas, on perdait en quelque sorte sentiment de son être pour vivre de la de la tragédienne; on tressaillait

sbé de Victor Hugo (18 mai 1850), etc., etc. Nous omptons ni l'*Ombre de Molière,* ni le *Vieux de la tagne,* ni *Cléopâtre,* ni le *Moineau de Lesbie,* ni *de Belle-Isle,* ni *Valérie,* ni *Diane,* ni *Louise de erolles,* ni même *Lady Tartuffe.* Mlle Rachel y a insignifiante relativement, comme dans le *Roi a:* ', de George Sand, et dans *Horace et Lydie,* de Ponsard.

avec toutes ses fibres. on palpitait d
ses joies, on rugissait de ses colère
L'âme suspendue à son geste, à ses lè
vres, le cœur bouleversé par son cou
pable amour, vous sentiez avec épou
vante le crime vous saisir, l'inceste vou
brûler le sang. Rachel jetait sur vo
épaules la robe du Centaure, et vous l
vrait à ses dévorantes ardeurs.

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée!

Jamais le vers de Racine n'eut une ex
pression plus fatale. Depuis dix an
Phèdre a paru cinquante fois sur le thé
tre de la rue Richelieu, et cinquante fo
le même effet a été produit.

Si une statue de Phidias, animée pa
un souffle créateur, drapée dans le pe

plum et chaussée du cothurne, traversait les siècles pour venir après trois mille ans respirer, marcher, parler devant nous, on ne verrait pas une représentation plus parfaite et plus absolue de la beauté antique.

Rachel est grecque des pieds à la tête, dans son galbe, dans sa démarche, dans ses mouvements, dans sa pose. La draperie suit ses gestes et retombe autour d'elle avec un art inimitable, avec une grâce athénienne.

Elle a tout reçu de la nature, ampleur du geste, majesté de la contenance, force du regard, sûreté de la voix.

C'est dans l'organisation de son larynx qu'il faut chercher la cause des effets inouïs auxquels nous la voyons attein-

dre. Rachel est un écho de ses professeurs, écho magnifique, écho sonore, toujours sûr de répéter la syllabe, le mot, la phrase comme on les lui fait entendre. C'est un diapason qui donne le *la* avec une justesse merveilleuse, un instrument dont toutes les gammes, toutes les notes, toutes les modulations montent ou descendent, grondent ou s'adoucissent, éclatent ou s'apaisent dans le plus parfait accord, sans que jamais une corde fausse chagrine votre oreille.

Ici nos lecteurs vont se récrier.

Quoi! ces prodiges de diction, cette science de débit, ces accents passionnés, ironiques ou terribles, tout cela se réduirait à une précision mécanique, due au hasard?

Non, prenez garde!

Rachel comprend ce qu'elle exécute; mais elle ne devine rien.

Douée d'une mémoire solide, elle coordonne dans les cases de son cerveau les effets qu'on lui indique et les retrouve à coup sûr, lorsqu'elle en a besoin. C'est un instrument, mais un instrument qui a une âme et qui, loin du maître, sait répéter les harmonies écloses sous le souffle et sous les doigts du maître.

Seule et sans secours, elle n'a aucune force créatrice. Elle tâtonne, elle s'égare, elle se perd dans les nuages de l'ignorance et du doute.

Un diamant est perdu dans l'ombre; apportez une lumière, il étincelle.

Archimède disait : « Donnez-moi un

point d'appui, je soulève le monde! »
Rachel a trouvé le point d'appui d'Archimède.

Toutes les fois qu'elle aborda un rôle, elle va trouver Samson, qui le lui explique, le lui mâche en quelque sorte, depuis le premier vers jusqu'au dernier, réglant les poses, les intonations, les gestes, éclairant du flambeau de l'art cette belle intelligence incertaine et presque aveugle.

Samson tient les ressorts du génie de Rachel, il a dans la main les clefs de sa voix.

La passion, l'ironie, le désespoir, la terreur, il fait tout naître, tout résonner, tout frémir. Il n'est pas une note dans ce gosier d'airain dont il ne sache les res-

sources et qu'il ne fasse vibrer à sa guise.

Rachel ayant voulu jouer Agrippine de *Britannicus*, sans consulter son maître, elle n'y obtint pas le moindre succès.

Lors des répétitions d'*Adrienne Lecouvreur*, Samson était absent, et M. Scribe faillit perdre la tête. Rachel ne comprenait pas le rôle. Sa sœur Rébecca, très-fine et très-intelligente[1], se permettait de venir en aide à M. Scribe et d'indiquer à *Adrienne* les intentions de l'auteur.

Il fut expressément interdit à Rébecca, par Rachel elle-même, d'assister à l'avenir aux répétitions.

Si l'on veut une preuve convaincante

[1] Elle vient de mourir, il y a trois mois, et laisse beaucoup de regrets au théâtre.

de cette absence d'inspiration chez la grande tragédienne et de la nécessité où elle se trouve de prendre conseil d'un professeur, il suffit de la suivre dans le premier venu de ses rôles et d'étudier ses effets de scène.

Ils se produisent invariablement de la même manière.

Jamais la note ne change; elle est énergique à tel endroit, sourde à tel autre; l'instrument la donne, le lendemain comme la veille, avec la même netteté, la même justesse, la même douceur ou la même force.

Toutes les nuances de la passion sont arrêtées, convenues, fixées.

N'ayant plus à recourir qu'à sa mémoire, et sûre de son prodigieux or-

gane, Rachel tient le spectateur haletant, éperdu, sous le vers implacable qui le tenaille et le martèle à froid sans qu'il s'en doute.

Lorsque le rideau tombe et dérobe la fille de Pasiphaé à son auditoire frémissant, prenez la main de Rachel, comptez les pulsations de l'artère : vous en trouverez soixante à la minute.

Quand Talma sortait de scène, il fallait l'envelopper dans une couverture et le porter dans sa loge.

Ce jeu régulier, calme, uniforme et presque mathématique, double la puissance de la tragédienne et lui permet, à l'époque de ses congés, de donner une représentation chaque jour sans fatigue.

Par une étrange bizarrerie de son

étoile, tout ce qui lui fait défaut, comme artiste, tourne au bénéfice de sa fortune et de sa gloire. Si elle jouait d'enthousiasme, sur trois mille soirées tragiques peut-être que lui doivent la France et l'Europe, elle aurait dû forcément en retrancher les deux tiers, sous peine de mourir à la tâche.

En conséquence elle eût perdu beaucoup de notoriété, comme beaucoup d'or.

Les cordes sensibles et les élans du cœur manquent absolument à mademoiselle Rachel. Voilà ce que Samson n'a jamais pu lui donner, avec toute son adresse, avec tout son art. Dieu seul, en créant notre âme, y jette le précieux germe de la sensibilité. Les hommes l'étouffent quel-

uefois; mais ce n'est ni par leurs soins
par leurs efforts qu'il prend nais-
nce. On imite l'orgueil, le dédain, la
ine, la luxure et la rage; cela s'ex-
ime par le jeu des muscles, par le ta-
nt des poses, par les inflexions de la
ix; mais pour faire pleurer les autres,
faut pleurer soi-même, et mademoi-
lle Rachel n'a pas le don des larmes.
le est sublime dans Hermione et dans
èdre; nous la mettons au défi de se
ntrer dans Andromaque.

Pour elle et pour sa renommée, nous
haitons de longs jours à son habile
ître; car, Samson mort, il est dou-
x qu'elle puisse aborder un rôle nou-
u.

achel ne travaille pas; elle ne fait

aucun effort pour s'instruire et pour mettre à la hauteur historique des p sonnages qu'elle représente.

Son but est d'amasser des millio beaucoup de millions.

Chaque jour elle remplit ses coff en exploitant quatre pièces de Pie Corneille et deux de Jean Racine [1], tragédies, rien de plus.

[1] A propos de Corneille, de Racine et de M[lle] Rac voici une lettre que nous avons reçue de province. est un peu longue, mais nous la donnons tout enti afin de prouver que nous n'avons aucun parti pris p le blâme, quand l'éloge se présente. Voici la lettre

A MONSIEUR EUGÈNE DE MIRECOURT.

« Monsieur,

« Comme vous l'avez fort bien dit, une anec réussit beaucoup mieux à peindre un personnage les études approfondies auxquelles on peut se li sur son compte. Hugo, Lamennais, Déjazet, tous contemporains illustres que vous daguerréotypez

Voilà son répertoire sérieux.

Le reste ne compte guère, et les écri-

acun dans leur vie intime un air, une physionomie ns arrière-pensée que vous nous montrez dans un t inédit, une anecdote ignorée ou peu connue. Ce e vous avez fait pour les autres, vous le ferez apremment pour Rachel.

« Je vous prie, en conséquence, de considérer ce i précède comme une sorte d'introduction à ce qui it.

« Au mois d'août 1849, Mlle Rachel parcourait la etagne et la Normandie. Après avoir joué *Phèdre*, à ranches, elle passa, en se rendant à Caen, par Saint-nis-le-Guast et s'y arrêta quelques heures. C'est là elle eut occasion de remarquer un jeune paysan rs âgé de treize ans. Quand Rachel le rencontra, isait la vie d'*Arondino*. Elle s'approcha de lui et forma du volume qui l'intéressait si fort.

— Comment! s'écria-t-elle, sont-ce là les ouvrages l'on vous donne en prix? Quelle pitié! A quoi cela s conduira-t-il, mon enfant? Lisez donc Corneille, z Racine. Vous ne les avez point?

— Non, mademoiselle.

— Je vous les enverrai. Comment vous appelez-s?

— Armand Le Brun.

vains modernes ne trouvent pas dai son talent le moindre appui.

« — C'est bien. Voici pour acheter des livres. » Et même temps elle le forçait d'accepter deux louis.

« — Quant à Corneille et à Racine, ajouta-t-elle, c' moi qui me charge de vous les envoyer. »

« Trois mois s'étaient écoulés. Notre petit pay ne comptait plus sur les promesses de la grande dar quand un beau matin il reçoit, franc de port, de magnifiques volumes dorés sur tranche, reliure en c grin, édition Furne. Sur la couverture étincelait s nom en lettres d'or, et au verso de la première p Rachel avait écrit :

« Donné à Armand Le Brun, à qui je souha
« un bel avenir.

« RACHEL. »

« Je suis persuadé, monsieur, que dans la biog phie de la grande actrice vous aurez plus d'un trait ce genre à consigner. C'est ce qui me fait craindre p la publicité de l'anecdote ci-dessus. Quoi qu'il en s si je ne puis témoigner à Rachel toute la reconna sance de mon jeune protégé,

J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

« Agréez, etc.

« Marquis de GONDREXANTE. »

« Coutances, 28 mai 1854. »

Un rôle de *Sapho* a été impitoyable-
ent refusé par elle.

Jamais elle n'a voulu dire le motif de
refus. On le cherche, et l'on se de-
ınde pourquoi mademoiselle Rachel
représenterait point à la scène la fa-
euse lesbienne.

Découragés par ses rebufades, victi-
es de ses caprices, les auteurs ne lui
éparent aucune œuvre importante,
nvaincus, ou qu'elle ne voudra pas
r servir d'interprète, ou qu'elle ira
er leur pièce à Londres et à Saint-Pé-
sbourg, sans leur offrir de droits
uteur.

Rachel connaît très-peu la fraternité
stique.

Elle tire à elle, comme on dit vulgai-

rement, toute la couverture. Ses cama-
rades rendent justice à son immens
mérite comme déclamation; mais i
n'ont pas mademoiselle Félix en pro
fonde estime comme caractère[1].

— Ah çà, disait un jour nous ne s
vons plus quel directeur à Judith[2], pou
quoi déblatérez-vous ainsi contre Ra
chel? C'est mal! car enfin elle a pl
qu'une autre droit à vos sympathies et

[1] Elle est continuellement en procès avec le th
tre, et l'autographe que nous donnons à la fin de
volume est une lettre écrite à M. Debelleyme, à l'
casion d'un de ces procès. On affirme qu'elle a, t
récemment, forcé Ballande à quitter la Comédie-Fr
çaise, parce qu'elle ne voulait plus jouer avec cet
teur: il se faisait applaudir à côté d'elle, ce qu'H
mione tolère difficilement.

[2] La plus spirituelle des sociétaires de la Comé
Française après Augustine Brohan.

re amitié. N'êtes-vous pas coreligionres?

– Sans doute, répondit Judith; mais nporte, il y a un monde entre elle et .

– Comment cela?

– Je suis juive, c'est vrai; tandis que hel... c'est un juif!

n'y avait pour Hermione qu'un en de se préserver de l'envie et de e accepter cette gloire absorbante qui ose tous les autres talents à côté e, c'était de se montrer affectueuse ésintéressée.

ais le théâtre est son comptoir, sa ique; elle y fait du commerce, elle ccupe sans cesse de l'augmentation chiffres; on l'y trouve constamment

maussade ou grondeuse, et ses gentill
ses, ses sourires, ses grâces, sont po
le dehors[1].

A la ville, Rachel est charmante.

Il est impossible de rencontrer u
femme plus accomplie et dont le langa
les manières, la tenue, offrent, quand e
veut s'en donner la peine, un cachet
distinction plus réel et plus remarqu
ble.

C'est Marion Delorme passée à l'é
de duchesse.

[1] On comprend que nous parlons seulement ici
ses relations avec les administrateurs et avec ses
marades. Dans sa loge, où d'humbles courtisans v
la saluer pendant les entr'actes, elle se montre bo
fille et daigne quelquefois recevoir des ministres
des ambassadeurs. De temps à autre, M. Ponsard ré
sit à se glisser dans un coin. Cette loge de Rachel
un appartement complet; on y fait antichambre. Ra
ment Hermione se montre au foyer des acteurs.

Elle est tout à la fois majestueuse et piquante, grave et folle, modeste et passionnée.

Depuis quinze ans, une foule de papillons tourbillonnent, se pressent et se culbutent pour venir se brûler aux flammes dangereuses qu'elle allume.

Notre bon docteur qui, le premier, s'est rôti les ailes au flambeau, s'écrie naïvement :

« Ne laissez pas votre cœur s'enflammer à l'explosion soudaine des coquetteries et des tendresses dont la tragédienne se plaît, par caprice, à étourdir le premier venu. Elle ne se souviendra pas le lendemain de ses paroles engageantes, de ses avances de la veille ; elle se rit parfois des passions qu'elle inspire [1]. »

[1] *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, tome IV, page 233.

Ah! docteur, il y en a eu de plus à plaindre que vous!

Nécessairement on vous a raconté l'histoire de ce malheureux Guyon, taillé en Hercule, et pourtant si peu capable d'en exécuter les héroïques travaux. Le *Qui êtes-vous? est-ce que je vous connais* dont on châtia le lendemain sa timidité devenue présomptueuse, l'a poursuivi jusqu'à la fin de ses jours comme un regret ou comme un remords.

Rachel sacrifie ses adorateurs avec le sang-froid déployé jadis par son grand-père Abraham, lorsque Dieu lui commanda d'immoler Isaac.

A l'heure même où vous descendez avec elle les sentiers les plus rapides de la passion, elle s'arrête par un caprice

soudain, vous quitte, et remonte vers des hauteurs glacées, où l'amour n'habite plus sans grelotter et sans mourir.

Quel que soit le dédale d'intrigues où elle se jette, elle réussit toujours, même sans employer le fil d'Ariane, à retrouver sa route et à s'enfuir ailleurs, laissant le minotaure au fond du labyrinthe.

Spirituelle comme Aspasie, tendre comme Didon, fière comme Cléopâtre, on la voit tout à coup se métamorphoser complétement. Elle devient plus simple qu'une bourgeoise de la rue Quincampoix, plus froide qu'une fille de marbre, et, si nous osons nous servir d'une expression dont elle fait quelquefois usage, elle éprouve le besoin de *s'encanailler*

C'est une fantaisie d'artiste, un élan tout naturel vers les souvenirs d'enfance

Sous la robe d'or et sous les voiles flottants de la déesse tragique, passent toujours un peu les anciennes guenilles de la chanteuse de carrefours.

Ah! que voulez-vous, noble reine, il faut tout dire! C'est un engagement que nous avons pris, nous y serons fidèle. Vous appartenez au public. Si vous trouvez de l'absinthe au bord d'une coupe enivrante, ne vous plaignez pas, buvez toujours!

Ceci, quoi qu'on dise, est la moralité de nos petits livres.

Les mères de famille, les chastes épouses, les vierges sages abritées sous le foyer paisible, doivent apprendre ce

qu'on perd à la gloire et ce qu'on gagne à l'obscurité. Il est bon, de temps à autre, il est moral d'écarter le rideau et de montrer sous leur véritable jour ces existences chatoyantes, dont il arrive trop souvent qu'on envie les joies dangereuses et le faux bonheur.

« Mlle Rachel, dit le grand philosophe Véron, est une nature fiévreuse qui veut tout épuiser, qui veut abuser de tout, qui ne croit pour l'avenir ni aux rides ni à l'adversité, ces éternelles et implacables ennemies de la beauté, du génie et des plus hautes fortunes[1]. »

Que le docteur soit calme. Hermione se détrempera toujours assez tôt pour ce

[1] *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, tome IV, page 236.

qui tient aux rides; quant à l'adversité, peut-être a-t-elle raison de ne pas y croire, si par ce mot on entend la ruine.

Elle est aujourd'hui deux fois millionnaire.

Sans compter les montagnes de roubles, de florins et de guinées que la Russie, l'Allemagne et l'Angleterre lui réservent encore, elle va partir au mois de mai pour les États-Unis, où ces prodigues Américains lui assurent deux cents représentations à six mille francs chacune : total, douze cent mille francs.

Pends-toi, Nicolas ! car la célèbre actrice n'a rapporté de Saint-Pétersbourg que le quart de cette somme.

Au moins devrais-tu ne pas te laisser vaincre.. en générosité !

Dans ses congés, mademoiselle Rachel est infatigable. Elle donne trente représentations par mois, court la poste toutes les nuits, et dort sur un matelas disposé au fond de sa berline.

Craignant, à son retour de Russie, d'avoir contre elle l'opinion publique, en ce moment peu favorable aux Cosaques, elle a eu soin de se faire précéder d'une excellente anecdote et d'un mot très-patriotique jeté par elle à nos ennemis.

Voici le mot et l'anecdote.

C'était à la fin d'un dîner splendide offert à Hermione.

Il y avait là beaucoup d'officiers du

czar, et ces aimables guerriers annonçaient avec une joie légèrement présomptueuse que les armes allaient enfin trancher la question dont la diplomatie n'avait pu dénouer le nœud gordien.

« — Au revoir, mademoiselle, dirent-ils à la tragédienne. Nous irons bientôt à Paris vous applaudir et boire à votre santé de ces bons vins de France !

« — Messieurs, répondit Rachel, la France n'est pas assez riche pour payer du champagne à ses prisonniers. »

Si la bourse de notre héroïne s'enfle aux représentations qu'elle donne en province et à l'étranger, si elle recueille pour son propre compte une moisson brillante, elle a derrière elle un glaneur adroit

ui ramasse les épis oubliés, et qui sait u besoin en extraire de la gerbe.

Nous parlons de Raphaël, son illustre ère.

Décidément il renonce au rôle d'*Hippolyte* pour diriger la troupe chargée de onner la réplique à Hermione. Il s'adge pour cela trente ou quarante mille ancs d'honoraires et réalise à peu près e somme égale par une vente machialique et souterraine d'autographes et portraits de sa sœur [1].

On affirme qu'il a gagné cent mille francs en Ruset que le traité de New-York doit lui rapporter s cent mille francs. Quant aux acteurs qui accomient Rachel, ils sont payés de la façon la plus mible; on les traite de Turc à More. Un de ces res artistes, malade et n'en pouvant plus, dit un à la tragédienne : « Je vous en supplie, donnezvingt-quatre heures de repos, le temps de mettre

Ah! si elle le savait! mais probabl
ment elle l'ignore.

Du reste, nous devons le dire, malgr
son avidité toute judaïque, Rachel lais
volontiers ses proches ramasser l
miettes de la table somptueuse dress
devant elle par la fortune

M. Félix père, israélite retors, et q
ne manque ni de jugement ni de tact,
depuis seize ans surveillé sans cesse
trêve les intérêts de sa fille. En témo
gnage de gratitude, celle-ci lui a fait d
d'une superbe maison de plaisance

des sangsues. — Impossible, répondit Hermione. C
nous attend, ce soir, à vingt lieues d'ici. Je ne ma
querai pas une représentation pour vous. » Le ma
heureux fut obligé de monter en diligence et de s'a
pliquer les sangsues sous la bâche.

[M]ontmorency, avec douze mille francs [d]e rente viagère.

Elle prête de l'argent à madame Félix [po]ur jouer à la Bourse, et paie tous les [si]x mois, non sans beaucoup se plaindre, [le]s dettes de Sarah, sa sœur aînée.

A Montmorency, où naturellement Ra[ch]el conserve un pied-à-terre, on mène [un] train bourgeois fort doux, eu égard à [la] vie de bohème du passé. Les mauvais [jou]rs ne sont plus, Israël a touché la [ter]re promise. On dîne sous les arbres, [on] passe des soirées entières à jouer au [lot]o, et quelquefois de graves dissenti[me]nts éclatent pour le partage des bé[néf]ices.

[H]ermione cède alors sa part aux plus [hab]iles, et la discorde s'apaise.

Une fois sortie des affections de fa-mille, Rachel ferme sa bourse. Elle se laisse appeler devant le juge de paix pour une note de quinze francs.

Nous avons dit qu'elle avait plus de deux millions de fortune.

Le théâtre n'a pas été seul son tribu-taire. De nombreux soupirants ont dé-posé à ses genoux des trésors avec leu cœur. Si parfois ils se montraient un pe plus économes que la violence de leu passion ne semblait l'autoriser, Rache avait des procédés pleins de finesse pou stimuler leurs instincts généreux.

Un soir, chez madame S***, sa vieill amie, elle remarque une respectabl guitare toute noire de crasse et de vé-tusté.

— Vous ne tenez pas sans doute à conserver ceci, ma chère? demande Phèdre. Voulez-vous m'en faire présent?

— Oui certes, avec beaucoup de plaisir. Tu me débarrasses là d'un vilain meuble, répond madame S***.

La femme de chambre reçoit l'ordre e porter la guitare rue Joubert [1], au omicile de la tragédienne.

[1] Avant de demeurer là, Mlle Rachel avait eu trois tres logements, le premier dans le passage Véro-ıdat, le second rue Neuve-du-Luxembourg, 26, et le ɔisième quai Malaquais, 23. De la rue Joubert elle ransporté ses pénates rue de Rivoli, 10, et enfin ns ce splendide hôtel de la rue Trudon, que vingt icles de journaux ont fait récemment connaître, des la cave jusqu'au grenier. Mlle Rachel feignit d'ar l'intention de s'en défaire; mais son but était de ısser à la réclame plutôt qu'à la vente. Elle conve son hôtel, après avoir métamorphosé tous les rnalistes en commissaires-priseurs.

Trois jours après, le comte W***
pénétrant dans le boudoir de Phèdı
remarque à son tour le vieil et noir ir
trument, enfermé dans une cage de s
et suspendu près de la cheminée.

— Miséricorde ! qu'est-ce que cel
dit-il, se plaçant le lorgnon sur l'œil

Rachel prend une pose sentiment
et répond :

— C'est la guitare avec laquelle, pa
vre fille, j'allais autrefois chanter d
les rues et demander aux passants le
nier de l'aumône.

— Est-ce possible?.... Oh ! je vous
supplie, donnez-moi ce souvenir de vo
enfance ! Pour moi, pour tous, pour l'h

[1] Fils naturel de l'empereur Napoléon Ier, actu
ment à la tête d'une de nos principales ambassades

oire, c'est un trésor, a dit le comte avec
eu.

— Aussi je le garde, dit Phèdre, et je
e le donnerais pas pour cinquante mille
ancs.

— Je veux l'avoir !.. Quoi qu'il en
oûte, je l'aurai !

— Vous êtes fou.

— Tenez, Rachel, je vous l'échange
ontre ce bracelet de diamants et cette
vière de rubis que vous me de-
andiez l'autre jour. Vous pouvez tout
ire prendre à l'instant même chez le
joutier. Est-ce convenu ?

— Allons, dit Phèdre avec un soupir.
nportez la guitare !

Jamais homme ne fut plus joyeux que
comte. Il montrait son trésor à tous

ses amis. Malheureusement, vers la f
de la semaine, madame S***, entra
chez le noble personnage, reconnut
singulier cadeau qu'elle avait fait à R
chel, poussa des exclamations de su
prise, et vendit la mèche.

Phèdre avait oublié de lui donner
mot.

Le comte ne se pardonna jamais s
crédule enthousiasme et l'entraîneme
naïf de son cœur.

Si mademoiselle Rachel a fait beaucou
d'heureux, en revanche il est impossib
de compter ses martyrs. L'un des pl
célèbres est le prince Martchinkoff[1].

[1] Ne pas confondre avec le prince Menschikoff, q
à l'heure où nous écrivons, est sur le point de sau
avec Sébastopol.

Cet aimable Russe, occupé, vers 1845, à manger ses paysans à Paris, courtisait Hermione et semait de roubles les sentiers anacréontiques où elle daignait parfois se promener avec lui. Fidèle à son habitude, la déesse abandonnait souvent en chemin le pauvre boyard, qu'on voyait errer, gémissant et solitaire, comme un tourtereau perdu.

Martchinkoff joignait à tous ses désespoirs celui de connaître ses rivaux.

Le plus dangereux lui semblait être un jeune acteur, aujourd'hui attaché à l'un des théâtres du boulevard.

Semant toujours les roubles, mais, cette fois, pour payer l'espionnage, notre jaloux apprend qu'un beau soir, outre des adieux fort tendres, on s'est fait

mille promesses d'éternelle constance.

Rachel partait le lendemain pour l'Italie. L'espion de Martchinkoff eut ordre de la suivre pas à pas et de ville en ville.

Qui fut ébahi, ce fut le comédien, quand, au bout de six semaines, il reçut de Florence un long mémoire contenant les faits et gestes de l'illustre voyageuse, et cela depuis son départ, jour par jour, heure par heure.

Entre autres détails peu récréatifs, il sut qu'un artiste de l'orchestre de Gênes, très-fort sur la contre-basse, avait osé concevoir pour mademoiselle Rachel une passion profonde.

Nous ignorons ce que le mémoire pouvait ajouter en plus; mais l'acteur

désolé crut indispensable de chercher des consolations près d'une ingénue du Vaudeville.

Grand éclat d'Hermione à son retour. Elle s'abandonne à tous les transports de la colère. C'est une tempête de cris et d'injures.

— Diable! fit le jeune homme, j'étais loin de m'attendre à pareille musique! On voit, madame, que vous avez pris des leçons de contre-basse.

Hermione tressaille. Quel traître a pu révéler cet épisode du voyage? Elle soupçonne Martchinkoff, le ramène à ses genoux, l'interroge, obtient la confirmation de ses doutes, l'oblige à démentir par écrit la lettre perfide expédiée de Florence sonne sa femme

de chambre et l'envoie porter l'autographe du prince chez le comédien.

Celui-ci arrive au bout d'un quart d'heure.

— Je ne vous retiens plus, dit Rachel à Martchinkoff : monsieur et moi, nous avons à causer quelques instants. Passez, je vous prie, chez Chevet ; commandez un dîner de premier ordre, et revenez à six heures.

Le pauvre Russe voulait obtenir son pardon. Il sortit la tête basse.

— Nous dînerons ensemble, dit Rachel au jeune homme.

— Par exemple !... Avec Martchinkoff ?.... jamais !

— Martchinkoff ne dînera pas.

— Bon !..., S'il paye le dîner ?

— Raison de plus. C'est ma vengeance.

A six heures précises, le boyard arrive. Du palier, son oreille distingue des voix joyeuses, un bruit de fourchettes; il tire sa montre et se dit :

— Je retarde sans doute?

Il sonne. Rose, la femme de chambre, vient ouvrir.

— Madame n'y est pas, dit-elle avec aplomb.

— Comment? c'est impossible : elle-même, ici, tout à l'heure......

— Oui, mais elle s'est trouvée souffrante. Elle est à Montmorency dans sa famille.

Le prince devint livide. Au moment où Rose lui tenait ce discours, il entendait le choc des verres, et les voix criaient :

— A la santé de Martchinkoff!

Rose ferma la porte. Le malheureux boyard fit une maladie de six mois et s'en retourna, presque ruiné, à Saint-Pétersbourg.

Un des plus grands plaisirs d'Hermione, lorsque Martchinkoff lui rendait visite à Montmorency, était de lui tirer du gousset des pièces de cinq francs, qu'elle jetait dans l'herbe des pelouses.

— Elles appartiennent à celui qui les attrapera ! criait-elle à son frère et à ses sœurs.

On juge comme se battaient tous ces petits juifs, mâles et femelles.

Quand le gousset ne contenait plus de pièces de cinq francs, Hermione disait :

— Donnez de l'or!

Et les louis pleuvaient.

Martchinkoff laissa, un soir, huit cents francs sur la pelouse.

Rachel n'a pas toujours les allures excentriques et folles, trop communes au théâtre. On la voit, presque sans transition, reprendre une tenue pudique, un air décent. Aussi bonne actrice à la ville qu'à la scène, elle joue la femme du monde avec une dignité tout à fait imposante.

Nulle part elle ne semble déplacée.

Le tact le plus parfait règle ses manières, ses discours, sa contenance.

Elle a deux enfants. L'aîné a été reconnu par le comte W*** et porte le titre de vicomte.

« — J'amasse des millions pour lui, dit Hermione : il faut qu'un jour il soutienne l'honneur de sa race. »

Lorsque le cadet vint au monde, elle se montra fort chagrine.

— Que ferez-vous de ce second fils? demanda-t-on.

— Lui? répondit-elle : il sera le portier de son frère.

Aujourd'hui l'humeur a disparu. Les enfants de mademoiselle Rachel reçoi-

ent la même éducation. Ils commencent leurs études à Sainte-Barbe-des-champs [1]. Lors de l'inauguration de e pensionnat, monseigneur l'archevèque de Paris fit une harangue, dont a tragédienne parut fort émue. A la fin e la cérémonie, le prélat daigna s'approcher d'elle.

— Je vous félicite, madame, dit-il. ous élevez vos fils dans la religion caolique.

— Oui, monseigneur, c'est la religion e leurs pères. Du reste, ajouta-t-elle, ec une exquise flatterie, j'en suis heuuse, aujourd'hui surtout qu'il m'a été

[1] Succursale du collège Sainte-Barbe pour les enls âgés de huit à douze ans.

donné de vous entendre. Une religion qui a de pareils interprètes est nécessairement divine.

Si tout cela n'est pas un jeu et une déclamation, nous verrons peut-être un jour la célèbre juive se faire chrétienne.

Mais un très-petit nombre de ceux qui la connaissent partagent cette espérance.

Avec l'esprit de calcul de Rachel et sa passion de l'or, il est à croire que Madeleine n'en serait jamais venue au repentir.

Partez donc, madame, allez à New-York !

Les Russes vous cèdent aux Américains; les Américains vous céderont peut-être aux Chinois.

Exploitez à l'étranger cette réputation qui vous a été faite par la France et pour la France. Nous ne vous approuvons pas, nous ne vous approuverons jamais

Tout ce que vous enlevez au pays, au premier de nos théâtres, aux lettres nationales, vous l'enlevez, retenez-le bien, à votre gloire future et à votre honneur d'artiste.

Partez, madame, et que Plutus vous conduise!

Rachel n'a pas compris ses devoirs de grande tragédienne. Elle devait s'appli-

quer à combler le vide immense que s
éducation première a laissé dans son e
prit et dans son cœur. Plutôt que de se j
ter dans les étourdissements de la vie et
sacrifier au veau d'or, elle devait cul
ver l'étude, apprendre sa langue qu'el
connaît à peine[1], et chercher par to
les moyens possibles à se rendre uti
à l'art moderne.

Corneille et Racine ne sont plus.

Qu'on leur dresse un tabernacle
qu'on entretienne le feu sacré sur l'aut
de leur gloire, cela se doit, cela se fe
toujours.

[1] Elle en a fait plus d'une fois l'aveu. Le co
Molé lui dit un jour, en la complimentant de son he
reuse diction : « Mademoiselle, vous sauvez la lang
française! — Voyez le hasard, dit Hermione, moi q
ne l'ai jamais apprise! »

lais qu'une actrice aussi puissante e Rachel reste en dehors de son siè- , qu'elle marche dans le domaine de t d'un pas rétrograde, qu'elle refuse servir d'interprète aux auteurs vi- ts, ou (si ce refus n'est point prouvé) elle ne consacre pas tous ses efforts, es ses tentatives, tout son pouvoir de e à favoriser le développement du ie de son époque, voilà ce qu'il nous impossible de comprendre.

ous avons de grands poëtes, dont ne se donne pas la peine d'étudier œuvres et de faire valoir les origi- s et sublimes créations.

n premier essai la déconcerte. Elle lie que mademoiselle Georges et ma-

dame Dorval, avec des qualités dramati-ques beaucoup moindres, attiraient l foule à ces pièces qu'elle condamne qu'elle repousse du pied, pour encense éternellement son idole classique.

Rachel est solidaire du temps prése aux yeux de l'avenir.

Dans son intérêt, dans l'intérêt tous, il fallait qu'elle méritât un aut nom que celui de FILLE DES MORTS.

FIN.

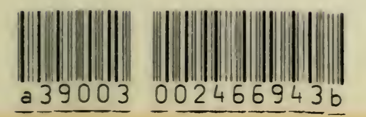
Monsieur

Le procès qui m'est intenté par la comédie française et qui doit être jugé mercredi prochain me fait désirer ardemment vous voir. Je sais que vos graves occupations vous obligent à sortir de bonne heure, ne craignez pas, Monsieur, de m'appeller auprès de vous aussi matin que vous le voudrez.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération

Rachel

Imp Lith de V Janson, rue Dauphine, 18


a39003 002466943b